

Cahiers du Master Genre

MÉMOIRE RECHERCHE

Master interuniversitaire
de spécialisation en
études de genre

Édition 2018-2019

Les minets ont-ils leur mot à dire ?

De la stigmatisation à l'idéalisation d'une tribu gay jugée in/désirable

Bastien Bomans



Résumé du travail

Bastien Bomans, *Les minets ont-ils leur mot à dire ? De la stigmatisation à l'idéalisation d'une tribu gay jugée in/désirable*. Année académique 2018-2019, session d'août. Promoteur : David Paternotte.

Dans le monde occidental, les communautés gays contemporaines connaissent désormais un large éventail de sous-groupes identitaires, parfois opposés, qui se sont propagés de manière internationale grâce à l'apparition de l'informatique et, notamment, des sites pornographiques, sites de rencontre et applications mobiles. Cette étude prend pour sujet une catégorie homoérotique gay – ou *tribu gay* – spécifique : le *minet*. Ce terme désigne un homme jeune (ou d'apparence jeune) à la physionomie mince et dont le comportement est dit 'efféminé'. A l'aide d'un corpus de théories sociologiques et culturelles portant notamment sur les identités gays et la stigmatisation des individus dits 'efféminés', le travail met en exergue la position ambivalente qu'occupent les hommes catégorisés de *minets* au sein de la communauté gay. D'une part, ceux-ci sont stigmatisés parce qu'ils s'éloignent des normes de genre de par leur corps et leur performance du genre. D'autre part, ils peuvent être considérés comme étant une catégorie désirable, toutefois en courant leur risque d'être objectivé.

Contrairement à d'autres *tribus*, comme celle du *bear* qui constitue une véritable sous-culture, la catégorie du *minet* semble être quant à elle une catégorie *imposée* à l'individu, et non revendiquée. Pour vérifier cette hypothèse, l'auteur a procédé à neuf interviews d'hommes de la ville de Liège (Belgique) répondant aux caractéristiques du *minet*, sélectionnés grâce à l'application de rencontre *Grindr* – un contexte sexuel et interactionnel où se retrouvent les *tribus*. Dans l'analyse qualitative des discours se concentrant sur l'expérience et les négociations de genre des intervenants, les résultats montrent qu'aucun d'entre eux ne revendique une quelconque 'identité *minet*'. Néanmoins, on constate qu'en tant que subjectivité gay particulière, les négociations des caractéristiques du *minet* peuvent être classées sous quatre tendances, pouvant être observées chez le même individu. La première est celle de la *normification* et de l'effacement des différences avec les normes ; la deuxième concerne les stratégies *d'opposition à la 'virilité'* ; la troisième est celle de la *réappropriation de l'efféminement*, et enfin, la quatrième correspond à ce que l'on pourrait rapprocher de la *pensée queer*, c'est-à-dire, à une volonté de sortir de la catégorisation genrée des individus et d'offrir une ouverture sur des identités, des désirs et des plaisirs nouveaux.

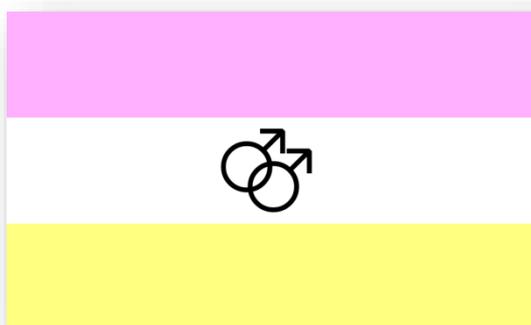
Mots-clefs : gay – homophobie – minet – stigmatisation – Grindr

MASTER DE SPÉCIALISATION EN ÉTUDES DE GENRE

Mémoire présenté par Bastien Bomans

Les *minets* ont-ils leur mot à dire ?

De la stigmatisation à l'idéalisation d'une tribu gay jugée in/désirable



Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel et que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance. Je suis conscient·e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement constitue un plagiat et que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat comme prévues dans le *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* au Chapitre 4, Section 7, article 107 à 114.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude.

Nom, Prénom : Bomans, Bastien

Date : 16/08/19

Signature de l'étudiant·e :

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Bomans', written over a horizontal line.

Toujours à la recherche de plus, de mieux, d'autre chose.

- Martin

Je pense que si on commence à dire que les gays sont homophobes, on va avoir des coups de pieds de personnes qui vont vraiment pas l'entendre ainsi, et qui vont vraiment dire qu'on est des petits cons prétentieux et qu'on dit juste ça parce qu'on a jamais été exposés à la 'vraie' homophobie, tu vois.

- Antoine

Tu peux être tout à fait normal, comme tout le monde, tout en restant gay. C'est pas parce que t'es gay que tu dois être dans le milieu.

- Gilles

Mais moi j'aimerais que les gens comprennent qu'être gay, c'est pas être gay, c'est être humain.

- Gaby

Et ça me touche vraiment parce qu'à la capitale, on a la plus grande gay Pride en Asie, et une fois, sa mère s'est présentée et elle a dit : « on a un ticket de train dans les mains de tous les gays, et on est pas encore arrivé à la destination. Tout le monde doit continuer de rester là, et on va arriver un jour. »

- Max

Je pense que Grindr, comme tous les réseaux sociaux, il n'est pas à l'image de ce que peut être une communauté.

- Lyam

Ca fait 6 mois que j'ai peut-être compris que j'avais un autre genre, même si plein de gens se moquent de ça parce que les gens ne comprennent pas que le genre, il est pas que physique, il peut être dans la tête. Même moi, je le comprenais pas. Je comprenais pas ça. Mais je découvre et, en même temps, je me découvre moi-même.

- Laetitia

Donc même si on me drague, je suis là « non, je ne peux pas, j'ai une image à tenir, j'ai un poste ». Alors que techniquement, je pense que ma situation, c'est là que je fais des rencontres, et je me bloque cet aspect-là de rencontre, toujours pour garder une image de moi sainte-nitouche, alors qu'en soi, je suis un humain.

- Sam

Et oui, c'est vrai, moi, je l'avoue, c'est vraiment par des gros soucis d'estime de soi, de moi et un mal-être général qui me poussent à accumuler les conquêtes pendant deux semaines, parce que c'est genre ces semaines-là où on va relâcher toutes les tensions comme ça, mais on se sent pas forcément mieux après. On se sent super seul, ça c'est certain.

- Tom

Remerciements

En tout premier lieu, je tiens de tout cœur à remercier mon promoteur David Paternotte pour sa patience et sa disponibilité, mais également pour ses qualités de professeur passionné, engagé et attentif. Je remercie également mon assesseur Pr. Renaud Maes pour son intérêt en ce travail et pour le temps consacré à sa lecture.

Ensuite, il me faut remercier Denis, Thomas et la Maison Arc-en-ciel de Liège pour m'avoir permis d'utiliser leurs locaux lors des entretiens réalisés dans le cadre de ce mémoire, pour leur accueil chaleureux et, il est important de le dire, pour le travail considérable qu'ils accomplissent chaque jour et qui porte espoir.

Il est plus que primordial pour moi de remercier les personnes qui ont été à mes côtés tout au long de cette passionnante année de master complémentaire en études de genre. Je remercie Constance, Eléna, Giulia, Charlotte, Elisabeth, Manon et tou·te·s les étudiant·e·s et professeur·e·s du master pour ces cours plus qu'intéressants, ces discussions passionnées, ces amitiés sincères. Merci à Madeleine pour sa relecture, ainsi qu'à mon amie Lorraine, à mes parents et mes sœurs pour leur soutien sans faille dans les choix que j'entreprends.

Un remerciement tout particulier à Edoardo, celui qui, depuis plusieurs années maintenant, m'accompagne et me soutient (et me supporte) dans mes joies, dans mes peines, dans mes colères et mes insurgeassions.

Enfin, il me reste à remercier ceux sans qui ce travail n'aurait pu être réalisé. Je parle de ceux que l'on nomme/qui se nomment parfois *minets*, de 9 hommes en particulier. Dans les histoires de ceux-ci, bien qu'elles leur soient propres, résonnent celles de milliers d'autres. – Je leur souhaite le meilleur.

Table des matières

Remerciements	4
Table des matières	5
Introduction : Zoo Gay	6
I. Une histoire de binarité : de l’homosexuel foucauldien aux tribus gays	11
A. INVERSION : La naissance de l’identité gay	11
B. STIGMATISATION : <i>Ecce homo</i>	12
C. NORMIFICATION : ‘les homos sont des hétéros comme les autres’	14
D. CATEGORISATION : sortir de l’attribut, rentrer dans la tribu	17
II. Arrêt sur image : focus sur le minet	20
A. <i>Minet</i> vs. <i>Twink</i> : des définitions sans frontière ?	20
B. Le crible du genre : l’‘efféminement’ du corps <i>minet</i>	21
C. Les <i>minets</i> prennent la parole	25
<input type="checkbox"/> Question de recherche et état de l’art	25
<input type="checkbox"/> Méthodologie	28
<input type="checkbox"/> Echantillonnage	28
<input type="checkbox"/> Entrevues	31
<input type="checkbox"/> Intervenants	33
III. Les <i>minets</i> face aux normes : identités, expériences et négociations	35
A. Génération <i>minet</i> : identité, communauté, et expériences	35
<input type="checkbox"/> Qu’est-ce qu’être gay ?	35
<input type="checkbox"/> Expérience hors-normes : les <i>minets</i> et les gays ‘hétéros’	41
<input type="checkbox"/> <i>Minets</i> ou pas <i>minets</i> , telle est la question...	45
B. La danse des masc·ques : négociations des <i>minets</i>	47
<input type="checkbox"/> Faire mine de rien ? : stratégies de <i>normification</i>	47
<input type="checkbox"/> Les ‘masc’ tombent ! : opposition à la ‘virilité’	49
<input type="checkbox"/> Jouer au <i>minet</i> : l’‘efféminement’ prend la main	51
<input type="checkbox"/> Tendances <i>queers</i> : sortir hors des cases/cages ?	53
IV. Conclusion	55
V. Bibliographie	57
VI. Annexes	59
<input type="checkbox"/> <i>Annexe I</i> : Guide d’entretien	59
<input type="checkbox"/> <i>Annexe II</i> : Retranscription des entretiens [rendu non-accessible pour des raisons de confidentialité]	Error! Bookmark not defined.
<input type="checkbox"/> MARTIN	Error! Bookmark not defined.
<input type="checkbox"/> ANTOINE	Error! Bookmark not defined.
<input type="checkbox"/> GILLES	Error! Bookmark not defined.
<input type="checkbox"/> GABY	Error! Bookmark not defined.
<input type="checkbox"/> MAX	Error! Bookmark not defined.
<input type="checkbox"/> LYAM	Error! Bookmark not defined.
<input type="checkbox"/> LAETITIA	Error! Bookmark not defined.
<input type="checkbox"/> SAM	Error! Bookmark not defined.
<input type="checkbox"/> TOM	Error! Bookmark not defined.

Introduction : *Zoo Gay*

Nous sommes tou·te·s sans doute déjà entré·e·s dans un zoo. On y trouve toutes sortes d'animaux, des plus familiers à ceux qui nous paraissent plus 'exotiques'. On peut y admirer de robustes étalons, d'imposants ours bruns, ou encore, des loups aux fourrures argentées. Certains se font plus discrets, et nous n'avons parfois que la chance d'en apercevoir la queue. D'autres paradent derrière la vitre nous séparant, comme pour nous inviter à venir les rejoindre. Sur les pancartes explicatives, s'il y en a, on apprend les habitudes de chacun d'entre eux. Parfois, certaines informations peuvent surprendre : un régime alimentaire inattendu, une cohabitation inhabituelle ou encore, une espérance de vie insoupçonnée. Toutefois, tout le monde ne lit pas la fiche descriptive. On reste devant l'enclos, ou on passe à d'autres scènes qui fascinent davantage.

D'autres formes de zoo existent, et c'est l'une d'elles que je me suis attelé à analyser dans le cadre de ce mémoire. Cette partie introductive est en effet intitulée *Zoo Gay* de manière métaphorique. Premièrement, cette appellation renvoie au large éventail de catégories et de sous-groupes identitaires et/ou érotiques, parfois nommés en jargon gay *tribus* – de l'anglais 'tribes' – dont un grand nombre des désignations s'inspire du règne animal. Prenant leur origine dans le monde anglophone (plus spécifiquement, des Etats-Unis et du Royaume-Uni), les catégories *ours* (angl.'bear'), *loutre* ('otter'), *taureau* ('bull'), *loup* ('wolf') et bien d'autres encore, rendent compte d'un véritable étiquetage des hommes gays classifiés selon des critères variés : l'âge, la corpulence, le degré de pilosité, les performances de genre¹, les expressions de genre, etc. Mais ces catégories peuvent en réalité aussi consister en une auto-identification propre à certains individus, une revendication identitaire formant des sous-cultures et communautés gays distinctes, comme cela a été le cas pour la communauté des *bears*. Par ailleurs, les tribus sont également employées dans des contextes homoérotiques, tels que la pornographie, les 'chats' sur internet ou les applications de rencontre. Sous cette optique, la catégorisation sert aussi à refléter certains désirs des individus, comme le ou les types d'hommes qu'ils désirent, le ou les rôles et pratiques sexuels qu'ils préfèrent, etc.

¹ Tout au long de ce travail, je me référerai à la *performance de genre* telle qu'elle a été théorisée par Judith Butler ([1999]. *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*. New-York : Routledge), soulignant ainsi que le genre est une construction sociale, apprise, reproduite, et non-essentielle. C'est également pour cette raison que les termes 'féminin', 'masculin', 'efféminé', 'viril', etc. seront compris entre guillemets, mettant en exergue leur caractère artificielle.

Bien qu'issues du monde 'occidental' anglophone, certaines de ces catégories ont traversé frontières et océans pour se disséminer dans d'autres contextes culturels. Quoiqu'elles puissent ne pas avoir *exactement* les mêmes significations qu'au sein des berceaux culturels où elles sont apparues, les tribus peuvent désormais être rencontrées dans la quasi-totalité du monde, fait essentiellement dû à l'explosion spectaculaire de la technologie, d'internet, du consumérisme et de la globalisation 'connectée' des dernières décennies. On remarque ainsi sur les plateformes de rencontres gays une réelle typologie visant à offrir à chacun, avec facilité, une manière de s'auto-identifier, mais aussi, d'identifier ceux qui animent ses fantasmes, par les caractéristiques corporelles, comportementales et sexuelles que les catégories impliquent. Ainsi, j'entends également par *Zoo Gay* la catégorisation spécifique que l'on retrouve dans le virtuel homoérotique 'masculin'.² L'une des applications de rencontres homosexuelles les plus utilisées, nommée *Grindr*, sera ici utilisée d'un point de vue méthodologique et explorée pour son apparition récente et ses influences sur les identités gays contemporaines.

Grâce à son principe de géolocalisation, *Grindr* offre la possibilité aux utilisateur·rice·s³ de rentrer en contact avec d'autres personnes présentes dans les alentours, de consulter leurs photos et leurs profils. Ainsi, à l'instar d'une visite au 'zoo ordinaire', *Grindr* met à disposition une mosaïque de profils où se trouvent les informations de l'utilisateur·rice, ainsi que, peut-être, sa tribu. Mais qu'arrive-t-il lorsque la tribu n'y figure pas ? Si un profil ne fait pas mention de l'âge, du poids, de la taille, du rôle sexuel préféré, etc. ? C'est bien l'image, la présentation de soi, la photo de profil qui permettra de classifier les individus à travers les représentations genrées et l'imaginaire collectif, parce que les présupposés faits sur certains corps, certaines présentations de soi ne découlent pas des tribus : ils trouvent leurs origines dans le monde hétéronormatif. De derrière la vitre – de son téléphone, cette fois –, le visiteur *suppose* que certaines caractéristiques qu'il perçoit, attachées au corps, à l'âge, au poids, à la taille, etc. impliquent des comportements, des désirs et des pratiques, des suppositions provenant directement d'une société où les dyades 'féminin' / 'masculin', 'femme' / 'homme', 'gay' / 'hétéro' entre d'autres, ont été opposées. C'est à travers ces représentations que les utilisateurs imposeront en quelque sorte une identité à l'individu de l'enclos. Bien

² Je tiens à souligner que cette métaphore n'implique absolument aucune connotation négative de ma part ; que la valeur péjorative du lien entre 'animalité' et 'érotique' découle d'une distinction entre 'bon' et 'mauvais' sexe que je ne partage pas. En passant, cette note sert de rappel anti-spéciste : les êtres humains sont aussi des animaux.

³ L'application *Grindr* est essentiellement utilisée par les hommes ayant des rapports sexuels avec d'autres hommes. Toutefois, il faut souligner que, bien que beaucoup plus rares sur l'application, des femmes* et des personnes ne se reconnaissant dans aucune de ces catégories puissent également l'utiliser.

qu'il soit indéniable que les catégorisations de soi et des autres permettent de construire des identités, de créer des sous-communautés et de renforcer les liens de ces membres, il est concevable qu'elles puissent également enfermer les individus dans des cases/cages. Se peut-il que le visiteur soit, en quelque sorte, lui-aussi et depuis le début, spectateur de sa propre captivité ? N'est-il pas, lui aussi, un des animaux du zoo gay ?

Enfin, l'intitulé de cette partie reflète un indice qualitatif attribué à de nombreux hommes dont on dit qu'ils sont *tellement gays* ('so gay'). Cette attribution ne renvoie pas à la préférence affective d'un homme pour un autre homme, mais relève bien du genre et de son lien avec l'homosexualité. Les individus se rapprochant du stéréotype de l'homosexuel dit 'efféminé' seront qualifiés de 'tellement gay'. En accord avec l'entremêlement du 'féminin' et de l'homosexualité dans l'imaginaire collectif, il est logique sous une optique binaire que le gay dit 'viril' 'fasse *hétéro*'. Quels sont les attributs qui qualifient un homme d'efféminé, de plus 'féminin' que la norme ? Ce travail aura pour objets – ou devrais-je plutôt dire, pour *sujets* – des hommes qui peuvent 'faire gay' par leur non-adhésion, délibérée ou non, au modèle hétéronormatif 'masculin'. Ceux-ci ne divergent pas seulement de la norme par leur identité gay, mais également parce qu'ils n'incarnent pas la 'virilité' – ce que doit avoir et faire un individu mâle pour mériter le statut de l'homme, le *vrai*.⁴ De fait, ils ne sont encore perçus que comme des 'hommes-garçons', de par leur physionomie mince, leur manque de pilosité, leur apparence juvénile, leur performance du genre, etc. Certains les nomment/se nomment *minets* (ou *twinks* en anglais), une dénomination loin d'être insignifiante. Dans le zoo gay, des visiteurs rejeteront le *minet* pour ses allures de jeunots et préféreront s'orienter vers de 'vrais hommes'. D'autres, au contraire, décèleront dans son apparence une charge érotique forte, et, parfois, un *objet* potentiel sur lequel asseoir leur domination. Toutefois, l'écart entre apparence et réalité, entre archétype et individus, laisse la place à une myriade de surprises potentielles.

Cette étude entend examiner l'expérience de jeunes hommes dont l'image remplit les critères de la catégorie *minet*. Qu'ils s'identifient ou non à cette tribu, les individus auront des vécus

⁴ Je souligne ici, par ailleurs, que les 'vrais' hommes, comme les 'vraies' femmes, n'existent pas, puisqu'ils *performent* le genre – faisant référence à la théorisation *queer* de Judith Butler ([1999]. *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. New-York : Routledge) . Le 'vrai' homme est l'homme 'viril'. Comme la philosophe française Olivia Gazalé l'affirme : « La *virilité* désigne un idéal normatif, celui de l'excellence masculine. Si tout porteur d'un sexe masculin est un homme, tout homme n'est pas viril : seuls les meilleurs d'entre eux méritent ce qualificatif, aussi difficile à conquérir qu'à conserver » ([2019]. *Le mythe de la virilité : Un piège pour les deux sexes*. Paris : Robert Laffont, p. 244). NB : j'ajouterais néanmoins que toute personne porteuse d'un 'sexe masculin' n'est pas un homme, tout comme toute personne porteuse d'un 'sexe féminin' n'est pas une femme.

présentant des convergences par leur partage de caractéristiques spécifiques aux *minets*, mais également, des divergences dans leurs propres expériences des normes. Ce travail sera axé plus spécifiquement sur leurs expériences dans le cadre homoérotique de l'application *Grindr*. Au moyen d'un corpus de théories sociologiques et culturelles, ainsi que d'un échantillon d'interviews d'individus basés à Liège (Belgique), je mettrai en lumière de quelles manières la consubstantialité du genre et de la sexualité implique des rapports de pouvoir entre 'féminin' et 'masculin', et j'exposerai comment les intervenants de cette étude les négocient. Au travers du prisme du genre, je soulignerai qu'au sein-même de la communauté gay s'opèrent des enjeux de domination avec lesquels *tous* les gays interagissent. En effet, celle-ci n'est pas exempte de la hiérarchisation de genre et de l'infériorisation du 'féminin'. Je tenterai ainsi de répondre aux questions de recherches suivantes : la catégorie du *minet* est-elle une identité revendiquée par et/ou imposée aux individus ? Quelles sont les expériences des normes que partagent (ou pas) ces individus, et quelles sont leurs réactions face à ces dernières ? Dans quelles mesures de telles catégories fixent et nient la fluidité de l'identité et l'accès à d'autres possibilités d'être ou de ne pas être ?

Pour répondre à ces interrogations, je me concentrerai tout d'abord sur l'efféminement' et l'identité gay, et mettrai en exergue les rapports que ces notions ont entretenus depuis l'apparition du terme 'homosexuel' au dix-neuvième siècle. Dans ce premier chapitre, je démontrerai qu'au fil du temps, différents modèles d'identités gays se sont construits et se sont opposés les uns aux autres. De l'inversion du genre de l'homosexuel foucauldien, en passant par la théorie goffmanienne de la stigmatisation, par les discours portant sur la 'normalité' de l'homosexualité et, enfin, par l'émergence des technologies et des *tribus*, j'entends mettre en avant que, bien que différentes subcultures gays co-existent, l'efféminement' continue d'être associé à l'homosexualité. Comme je le montrerai, pour ceux qui l'incarnent, la stigmatisation provient à la fois de la société hétéronormative *et* de la communauté gay.

Dans le deuxième chapitre de cette étude, je me focaliserai sur la catégorie du *minet* et démontrerai son lien avec le stigmate de l'efféminement'. Néanmoins, je mettrai également en avant la position ambivalente et complexe de ceux que l'on catégorise communément de *minets*. Après avoir comparé le terme à son équivalent anglophone *twink*, je développerai les raisons pour lesquelles les gays catégorisés dans la tribu du *minet* sont à la fois stigmatisés et désirés. Ensuite, la description détaillée de la méthodologie, de la sélection des échantillons et des intervenants clôtureront ce chapitre.

Enfin, le dernier chapitre que je propose ici sera dédié en intégralité à l'étude des discours des interviewés. Je porterai particulièrement l'attention sur les expériences des individus et les manières particulières qu'ils ont de négocier les caractéristiques qui les catégorisent de *minets*. C'est à travers cette étude, ainsi que grâce à la retranscription des interviews qui se trouve dans les annexes, que j'espère pouvoir aider ceux que l'on catégorise de *minets* à se faire entendre.

I. Une histoire de binarité : de l'homosexuel foucauldien aux tribus gays

A. INVERSION : La naissance de l'identité gay

Au cours du vingtième siècle, plusieurs théoricien·ne·s de sociologie et d'anthropologie se lancèrent dans l'étude de l'homosexualité et de ceux qui représentaient cette notion. Le projet de certain·e·s, contrairement à d'autres, n'était pas tant d'en chercher l'étiologie biologique ou psychanalytique, mais plutôt d'en exposer le caractère socialement construit.⁵ En 1968, la sociologue anglaise Mary McIntosh théorise le *rôle homosexuel*, le fait que, selon elle, l'homosexuel ne soit pas tant un *état* qu'un *rôle social*.⁶ La *pratique d'étiquetage* classifiant les individus entre homosexuels et hétérosexuels ne serait autre qu'un « mécanisme de contrôle social » qui vise à distinguer la sexualité normative de la sexualité *déviante*, et donc, de maintenir une hiérarchie entre les groupes sociaux.⁷ McIntosh qualifie les catégorisations sociales de « prophéties autoréalisatrices » qui créent des types d'individus, des identités qui vont, par la suite, se polariser et marquer leurs différences.⁸ Les catégories ont donc pour la sociologue un effet sur le réel, une influence dans la construction des identités. Le *rôle homosexuel* est par conséquent une part intégrante de la construction identitaire des homosexuels *et* des hétérosexuels. En effet, l'autrice avance que ces derniers attendent entre autres de l'homosexuel « que ses manières soient efféminées, de même que sa personnalité ou ses préférences sexuelles ».⁹ L'« efféminement » mentionné par McIntosh est en réalité ce qui, depuis la naissance du terme 'homosexuel', le qualifie d'*inverti*.

Michel Foucault, rendu célèbre notamment pour son premier volume de *L'Histoire de la sexualité* (1976), a sans aucun doute la réputation d'être l'un des représentants incontournables de la recherche sur le sujet homosexuel. Bien que la réception de ses théories ne soit pas unanimement positive, le philosophe français a indiscutablement joué un rôle

⁵ Voir : Christophe Broqua (2011). « L'homosexualité comme construction sociale : sur le tournant constructionniste et ses prémices ». *Genre, sexualité & société*, Hors-série 1. [En ligne] (URL : <http://journals.openedition.org/gss/1722> [consulté le 3/07/2019])

⁶ Mary McIntosh (2011 [1968]). « Le rôle homosexuel [1968] ». *Genre, sexualité & société*, Hors-série 1. [en ligne] (URL : <http://journals.openedition.org/gss/1820> [consulté le 3/07/2019]) ; p. 4.

⁷ *Ibidem*, p. 2.

⁸ *Ibidem*, p. 3.

⁹ *Ibidem*, p. 3-4.

central dans l'établissement des études gays, lesbiennes, et de la théorie *queer* apparue ultérieurement. Quoique ce qui suit ait maintes fois été analysé, il me semble important d'y revenir. Michel Foucault associe la naissance de l'identité gay 'occidentale' moderne à la parution de l'article de Westphal, rédigé par le médecin allemand Krafft-Ebing en 1870. Foucault indique que l'«homosexuel» est passé en cet instant du statut de « relaps », dont les *pratiques* sont criminelles et sataniques, à l'état d'« espèce » possédant une « androgynie intérieure, un hermaphrodisme de l'âme », une façon « d'intervertir en soi-même le masculin et le féminin »¹⁰. L'homosexualité devient donc en ces temps une condition pathologique prétendument inscrite sur les corps d'individus.

Tout comme McIntosh, Foucault soutient que le terme 'homosexuel' aurait été réapproprié et aurait permis la revendication d'une identité et d'une subculture distincte, résultant en une polarisation entre homos et hétéros. Il convient ici de nuancer cette idée avec les propos du théoricien étatsunien David M. Halperin qui, lui, interroge les relations particulières, multiples et historiques entre sexualité, genre et identité.¹¹ Sans pour autant avancer de théorie essentialisante, il serait nécessaire selon lui de trouver les manières de comprendre

how different historical cultures fashioned different sorts of links between sexual acts, on the one hand, and sexual tastes, styles, dispositions, characters, gender presentations, and forms of subjectivity, on the other.¹²

Avant même l'apparition du terme 'homosexuel', certains individus auraient développé des identités et des collectivités particulières en lien avec les contextes normatifs qu'ils avaient avec la société. Par ailleurs, l'étude que j'entreprends ici cherche également à interroger ce lien entre catégorie, identité et subjectivité. Quoiqu'il en soit, aujourd'hui encore, l'inversion du 'féminin' et du 'masculin' dont Foucault traite est bel et bien associée à l'homosexualité dans l'imaginaire collectif et constitue le *stigmat* de l'homosexuel.

B. STIGMATISATION : *Ecce homo*

La sociologue australienne Raewyn Connell est la première à avoir théorisé le concept de *masculinité hégémonique*, le modèle de genre, spécifique à un contexte social et historique, auquel les individus 'mâles' doivent correspondre en vue d'être définis en tant qu'hommes et

¹⁰ Michel Foucault (1976). *La volonté de savoir: Histoire de la sexualité 1*. Paris : Gallimard, p. 59. Note: il est important de noter qu'ici, Foucault ne fait référence qu'à l'homosexualité 'masculine'.

¹¹ David Halperin (1998). « Forgetting Foucault: Acts, Identities, and the History of Sexuality ». *Representations* 63, p. 93-120. P. 109.

¹² *Ibidem*.

auquel l'adhésion assure la perpétuation du privilège patriarcal.¹³ Les rapports de genre impliquent une hiérarchie de pouvoir, un rapport de domination et de subordination qui insiste sur la supériorité de l'homme, et par-dessus tout, de l'homme conforme aux normes de genre, sur la femme et sur l'homme subordonné – l'homosexuel. L'hétérosexualité étant obligatoire pour être qualifié d'homme, l'homophobie devient, comme le sociologue étatsunien Michael S. Kimmel l'explique, une performance de genre, une mise en scène qui permet de prouver que l'on *est* un homme et d'écarter tout soupçon 'de ne pas l'être'.¹⁴ 'Tantouze', 'tarlouze', 'tante', 'pédale', 'fiotte', 'tapette'... Il existe, un véritable arsenal d'insultes servant à réaffirmer sa domination masculine sur d'autres hommes (qu'ils soient homosexuels ou non), termes qui, pour la majorité des cas, sont de genre 'féminin'. Et pour cause : si un homme diverge des normes de genre, il n'est, sous l'optique binaire, plus un homme ; il est un 'sous-homme', une femme, un 'efféminé', un 'homosexuel'. Bref, il est inférieur à l'homme, le *vrai*.

Le sociologue étatsunien Erving Goffman, théoricien majeur du processus social de la stigmatisation, s'intéresse tout particulièrement à l'interactionnisme social, aux rencontres entre individus et à leurs rapports avec les catégories et identités sociales. En 1963, il publie son ouvrage *Stigma*, une théorisation d'importance majeure dans l'étude des discriminations et inégalités. Goffman définit le *stigma* ou *stigmaté* comme étant la relation particulière entre un *attribut* et un *stéréotype*, en d'autres mots, entre une caractéristique spécifique 'marquée' d'un individu et une catégorie sociale évaluée par le sens commun comme étant typique d'un groupe social.¹⁵ Le sociologue qualifie la stigmatisation des homosexuel·le·s de *déviations de traits personnels* (« blemishes of individual character »)¹⁶ et établit une distinction entre individus stigmatisés *discrédités* ('discredited') dont la différence est connue par les personnes présentes dans l'interaction sociale ou visible au premier regard, de ceux qui sont *discréditables* ('discreditable') dont la différence, à l'inverse, est camouflée.¹⁷ Il est intéressant de constater que les hommes homosexuels peuvent entrer dans ces deux catégories. Pour le dire autrement, tous les hommes 'efféminés' ne sont pas homosexuels, et tous les homosexuels ne sont pas 'efféminés'.

¹³ Raewyn W. Connell (2014). *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*. Paris : Editions Amsterdam, p. 73.

¹⁴ Voir: Michael S. Kimmel (2004). « Masculinity as Homophobia: Fear, Shame, and Silence in the Construction of Gender Identity ». *Race, Class, and Gender in the United States: An Integrated Study*, p. 81-93.

¹⁵ Erving Goffman (1963). *Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity*, Upper Saddle River: Prentice-Hall, p. 14.

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ *Ibidem*.

Lorsque un homme homophobe insulte un gay et réaffirme son identité d'‘homme’, le sociologue français Didier Eribon explique qu' « un gay apprend sa différence sous la brûlure de l'injure et de ses effets, dont le principal est assurément la prise de conscience de cette dissymétrie fondamentale qu'instaure l'acte de langage »¹⁸. C'est à travers la distinction faite entre lui et les autres, les ‘normaux’ comme Goffman les désignent¹⁹, que le gay prend conscience de sa différence, de son stigmaté. Il comprend qu'il fait partie d'un groupe social ‘anormal’, à partir duquel peuvent se créer des relations et des identités.²⁰ Cette prise de conscience peut apporter avec elle, selon Goffman, trois types de *stratégies de résistance* face à la stigmatisation. Tout d'abord, l'individu peut exagérer artificiellement la différence qui existe entre lui et les ‘normaux’ et en retirer un sentiment de pouvoir (*minstrelization*). Dans la communauté gay, on remarque cette différence, par exemple, au travers de la figure de la ‘folle’.²¹ La deuxième stratégie est également basée sur la différence, mais est celle d'un renversement de la hiérarchie entre stigmatisé·e·s et ‘normaux’ (*militant chauvinism*), autrement dit, d'une affirmation que les gays sont supérieurs aux hétéros. Enfin, la dernière stratégie consiste au contraire à minimiser cette différence afin de s'approcher au plus près des ‘normaux’ et leur prouver qu'ils sont les mêmes (*normification*). Cette stratégie, comme nous le verrons dans la section suivante, a été mise en œuvre dans de larges mesures dans les mouvements politiques gays du dix-neuvième siècle. On pourrait affirmer que les première et troisième stratégies constituent des oppositions entre les gays, particulièrement aujourd'hui : un conflit perdure entre ceux qui affichent leur différence – leur ‘efféminement’ – et l'exagère *fièrement*, et ceux qui cherchent à mettre le stigmaté au placard, quitte à se joindre à l'‘efféminophobie’ générale.

C. NORMIFICATION : ‘les homos sont des hétéros comme les autres’

En 2012, Halperin publie *L'art d'être gay*, un ouvrage dans lequel il décrit ce qu'il nomme la *culture gay* un « ensemble de pratiques sociales et d'identifications culturelles »²² spécifique étant basé sur la réception, la réinterprétation, la réutilisation, la déconstruction et la reconstruction de codes issus des sociétés hétéronormatives.²³ Halperin souligne bien que ce

¹⁸ Didier Eribon (2012 [1999]). *Réflexions sur la question gay*. Paris : Flammarion, p. 26.

¹⁹ Goffman (1963), p. 15.

²⁰ *Ibidem*, p. 35.

²¹ Les stratégies de Goffman, ainsi que l'exemple de la *folle/camp* proviennent de : Bethany M. Coston, et Michael Kimmel (2012). « Seeing Privilege Where It Isn't: Marginalized Masculinities and the Intersectionality of Privilege ». *Journal of Social Issues* 68 (1), Stony Brook University, p. 97-111. P. 100

²² David M. Halperin (2015). *L'art d'être gai*. Paris : Epel Editions, p. 32.

²³ *Ibidem*, p. 41.

partage culturel ne résulterait pas d'une quelconque essence partagée par les gays, mais bien d'une pratique, d'un *ethos* pouvant être historiquement et sociologiquement expliqué.²⁴ Dans les pays 'occidentaux', la culture et communauté gay sont ainsi communément associées au monde festif, aux marches de fierté, à la musique, ou encore à certaines œuvres littéraires par exemple. Et pourtant, il serait réducteur de penser que la communauté gay ne présente pas de subdivisions, qu'il n'y ait pas de tensions entre ceux qui s'y inscrivent.

Du dix-neuvième siècle à aujourd'hui, les mouvements politiques en matière de sexualité et de genre ont indiscutablement permis une certaine émancipation sociale. Il est clair que, sans elleux, les identités LGBTQIA+ contemporaines ne profiteraient pas de défenses légales et sociales. Mais si le fait d'être gay peut être qualifié de 'normal' à cette heure, *certaines gays sont plus 'normaux' que d'autres* (pour reprendre la célèbre expression de *La ferme des animaux* de George Orwell). Cette 'normalité' concerne principalement l'adéquation au système de genre prégnant dans les sociétés. Comme l'explique Halperin, certains gays des mouvements émancipatoires des années 1970 ont tenté de promouvoir « un nouveau conformisme en matière de genre »²⁵, ce qui, par la suite, est devenu le style dominant des mouvements homosexuels. Cette demande de reconnaissance impliqua non seulement une distanciation par rapport au stéréotype de l'homosexuel 'efféminé'²⁶, mais également de la mise en avant de pratiques « nouvelles, éclairées, égalitaires, symétriques »²⁷ impliquant une homogamie du point de vue du genre et de la sexualité, et créant par conséquent une « nouvelle perception de soi gaie et lesbienne »²⁸. Pour l'historien étatsunien George Chauncey, ces mouvements gays ont marqué le passage d'un « système dominé par la différence du genre (l'axe féminin/masculin) à un système ordonné par la préférence sexuelle (l'axe hétéro/homosexuel) »²⁹. Ainsi, en ces temps, la mise en exergue d'une *virilité* gay, comme celle des *clones* incarnés par les *Village People*, reflète le passage de la culture gay qui trouble le genre – perçue comme étant dépassée, honteuse, dégradante – à une *identité gay moderne* et de pratiques sexuelles gays dénuées de toute polarisation genrée : les partenaires doivent être « de même âge, mêmes ressources, même milieu social, chacun d'eux accordant tout à l'autre et recevant tout de lui, dans une réciprocité parfaite »³⁰.

²⁴ *Ibidem*, p. 42.

²⁵ *Ibidem*, p. 91.

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ *Ibidem*.

²⁸ *Ibidem*.

²⁹ Philippe Mangeot (2004). « De l'autre côté du placard. Entretien avec George Chauncey, auteur de *Gay New York, 1890-1940* ». *Vacarme* 1 (26), p. 4-12. P. 6.

³⁰ *Ibidem*, p. 97.

Bien évidemment, les relations dites ‘asymétriques’ ont continué d’exister, tout comme la culture gay jugée ‘archaïque’, mais les revendications gays se sont réduites à la défense d’un trait de l’identité – l’orientation sexuelle – non pas comme impliquant une différence, mais se centrant sur une équivalence entre homos et hétéros. Halperin renvoie à la façade à laquelle le concept d’identité de gay moderne aurait servi : « [elle] sert de couverture pour dissimuler les aspects dérangeants et trop visibles des groupes exclus, leurs manifestations les plus criantes, ces attributs par lesquels on définit les minorités stigmatisées, ceux-là mêmes qui ont été à l’origine de l’exclusion »³¹. Sur la base de l’identité sexuelle, on comprend que les divergences de genre et l’exploration du plaisir, si elles ont contribué auparavant à former une culture gay, ont été/sont *masc-quées* par certains gays voulant être inclus au sein de la société hétéronormative. Comme l’écrit Halperin, non sans une pointe d’ironie, ceux-ci sont « en quelque sorte travestis en hétéros »³².

Le chercheur et activiste australien Dennis Altman souligne que les formes modernes d’identité gay coexistent avec les représentations traditionnelles de *l’inverti* et que la dyade homosexuel/’efféminé’ est encore présente dans l’imaginaire collectif.³³ On pourrait dire qu’aujourd’hui encore, si un homme est homosexuel, ‘il n’est pas un homme’ *a priori*. S’il est ‘efféminé’, il confirme le stéréotype et l’est encore moins. Ainsi, ceux-ci sont non seulement confrontés à la réprobation homophobe (parce qu’ils transgressent les normes de genre à travers leur sexualité), mais également à l’‘efféminophobie’ (parce qu’ils transgressent le modèle de masculinité à travers leur performance du genre, leur expression de genre, leur corps, etc.).³⁴ De plus, c’est à travers son ‘efféminement’ que sa position sexuelle sera supposément celle du ‘pénétré’, de l’‘efféminé’, de la ‘femme’. Autrement dit, l’homosexuel est plus acceptable et valorisé aujourd’hui s’il démontre – fait la performance – qu’il ne perturbe *en aucun cas* les normes de genre, si il arrive à contrecarrer ce qui constitue, depuis que Krafft-Ebing l’a étiqueté, son stigmaté ; si finalement, c’est un ‘gay hétéro’.

³¹ *Ibidem*, p. 123.

³² *Ibidem*, p. 282.

³³ Dennis Altman (1996). « Rupture or Continuity? The Internationalization of Gay Identities ». *Social Text* 48, p. 77-94. P. 82.

³⁴ Dans une certaine mesure, cette double marginalisation pourrait être reliée aux concepts de *consubstantialité* ou d’*intersectionnalité* du fait que la distinction entre performance du genre et orientation sexuelle constitue aujourd’hui deux axes ‘différents’. N’oublions pas que ce dernier concept a toutefois émergé dans un contexte féministe et mis en rapport avec l’expérience spécifique des femmes racisées étatsuniennes.

D. CATEGORISATION : sortir de l'attribut, rentrer dans la tribu

Depuis les mouvements gays des années 70, l'identité a ainsi servi à la revendication de l'homosexualité qui jusqu'alors n'avait été qualifiée que de criminelle, de pathologique et/ou d'« anormale ». Du processus de « normalisation » – s'il n'est finalement pas abouti aujourd'hui d'un point de vue social – peut-on observer que la communauté gay est loin d'être un tout homogène. Il est indéniable que *tous* les gays partagent une expérience du monde hétéronormatif qui est propre à cette identité, dès lors qu'ils se reconnaissent gays. Néanmoins, c'est à travers le processus d'identification, sur la base du principe de différence et de similarité avec d'autres hommes (gays ou hétéros) que peut s'opérer une véritable catégorisation des hommes gays.³⁵ Comme expliqué plus avant, à côté de l'identité gay se juxtaposent diverses expériences qui rassemblent des individus qui se ressemblent et se construisent en opposition à d'autres subjectivités gays, formant éventuellement des catégories homoérotiques et sous-cultures gays – appelées en jargon gay *tribus*. Ces catégories ont contribué à former et renforcer des interconnexions, des subcultures et identités gays internationales, ce que Altman désigne comme étant le *global gay*.³⁶ Par ailleurs, par la mondialisation et l'apparition de l'informatique et, notamment, des sites pornographiques, sites de rencontre et applications mobiles, ces catégories se sont propagées internationalement en tant que catégories érotiques.

Les traits qui délimitent ces catégories érotiques et subcultures gays se concentrent principalement autour de l'apparence physique des individus, comme par exemple leur pilosité, leur corpulence ou leur ethnicité, mais aussi de leur niveau de performance de « masculinité » mis en rapport avec le modèle de masculinité hégémonique en vigueur dans la société en question. Comme le démontrent les caractéristiques retenues pour l'insertion dans l'une ou l'autre catégorie, le genre performé et l'adéquation (ou la non-adéquation) aux normes de genre de la société sont des éléments primordiaux et constitutifs des sous-communautés. Ainsi, à travers les différentes catégories gays, on peut percevoir le « masculin » et le « féminin » se dissocier et être assignés à certaines personnes. Le rapport au genre des gays a bien une place prépondérante au sein de la communauté gay, et ce, qu'il renvoie à une image érotique appréciable, ou, à l'inverse, à une image qui suscite le rejet.

³⁵ Halperin (2015), p. 190.

³⁶ Voir: Dennis Altman (1997). « Global gaze/global gays ». *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies* 3 (4), p. 417-436.

La subculture et identité ‘bear’ (fr. *ours*) est sans doute l’une des sous-communautés gays les plus répandues dans le monde. Issue de la subculture cuir des années 1970, elle rassemble des gays qui présentent typiquement une forte pilosité et un corps en surpoids, ce qui par conséquent, les différencie de manière significative du stéréotype de l’homosexuel ‘efféminé’.³⁷ Cette communauté promeut des liens forts entre ses membres et une haute revendication de son identité particulière. En Belgique, il existe d’ailleurs l’association *Belgium Bears* qui rassemble ainsi ses membres pour différentes activités et rencontres dans des bars *bears*, réservés aux membres de la communauté.³⁸ Cette communauté comporte également des sous-catégories qui distinguent les individus selon leur âge, leur corps ou encore leur ethnicité, comme les ‘cubs’ (fr. *ourson* pour les hommes plus jeunes) et les ‘otters’ (fr. *loutre* pour les hommes *bears* plus fins). Outre les bears, on peut également citer d’autres tribus gays qui sont elles aussi plutôt associées à la ‘masculinité’, à savoir par exemple le ‘bull’ (fr. *taureau*) qui désigne des homosexuels au corps body-buildé, ou encore le ‘wolf’ (fr. *loup*) qui allie à la fois muscles et pilosité, et est souvent caractérisé comme étant agressif sexuellement.³⁹

Que cela soit par leur corps et/ou par leur performance du genre, toutes les catégories précédemment citées présentent comme trait commun de ne pas correspondre au stéréotype du gay ‘efféminé’ et à l’attribut de l’‘efféminement’. La pilosité, les muscles, les attitudes dites ‘masculines’ sont tous des éléments qui s’approchent de ce qui est associé à la ‘masculinité’ en vigueur dans les sociétés ‘occidentales’. *Pourtant*, un corps dit ‘masculin’ entraîne-t-il forcément la ‘virilité’ ? Il semblerait que non. Un homme s’identifiant en tant que *bear* (parce qu’il est poilu et en embonpoint) peut par exemple être qualifié d’‘efféminé’ par son genre performé. Ainsi, pour être qualifié de ‘viril’, un individu doit allier corps et genre performé ‘masculins’. Lorsque le genre performé est *invisibilisé* et n’apparaît pas clairement, le corps du *bear* est bien qualifié de ‘masculin’. Par contre, l’inverse n’est pas vrai : un gay divergeant des normes de genre corporelles (un homme maigre et sans pilosité, etc.) ne sera pas qualifié de ‘viril’, même si son genre performé n’est pas considéré comme ‘efféminé’. Par

³⁷ Les descriptions des différentes subcultures dans cette section proviennent de: Justin L. Maki (2017). « Gay subculture identification: Training counselors to work with gay men. » *Vistas Online* (URL : <https://www.counseling.org/docs/default-source/vistas/gay-subculture-identification> [consulté le 10/01/19]).

³⁸ Site web : <http://rainbowhouse.be/fr/association/belgium-bears/>

³⁹ L’âge et l’ethnicité sont des marqueurs distinctifs qui classifient les membres dans des sous-catégories. Ces catégories sont également articulées autour de normes, et donc, impliquent des marginalités. Dans le contexte ‘occidental’, les hommes blancs d’âge moyen deviennent les modèles des catégories, exposant par la même occasion le racisme et l’âgisme qui peut sévir dans ces sous-communautés.

conséquent, les corps sont tous porteurs d'indices qui sont bel et bien *genrés*.⁴⁰ Ce travail s'attarde sur certains de ceux dont le corps et l'image renvoient à cette 'féminité'. Il sera ici question d'observer si ces derniers rejettent l'attribut du *minet*, ou au contraire, s'ils en retirent une identité particulière. Avant cela, il est toutefois nécessaire de comprendre pourquoi la tribu du *minet* est liée à l'efféminement.

⁴⁰ Comme je le démontrerai au fil de ce travail, les catégories précédemment citées (comme *toutes* les catégories d'ailleurs) correspondent à des archétypes desquels les individus peuvent se rapprocher ou se distancer, consciemment ou inconsciemment. La binarité de genre est bien déconstruite par des individus qui, de par leurs corps, leurs attitudes, leurs comportements et leurs pratiques, allient simultanément des caractéristiques dites 'masculines' et 'féminines', qu'ils l'acceptent ou non.

II. Arrêt sur image : focus sur le *minet*

A. *Minet* vs. *Twink* : des définitions sans frontière ?

Comme je l'ai souligné dans la section précédente, les tribus gays se sont notamment propagées à travers le 'virtuel homoérotique' qui a pour ainsi dire disséminé ces catégories soit dans leur forme lexicale originale, soit en version traduite. Par conséquent, la confrontation des lexiques anglophone et francophone a parfois donné lieu à des différences sémantiques, puisque les termes ont émergé au sein de contextes culturels différents. Cette divergence en terme de signification peut conférer à ces catégories des limites abstraites et des définitions instables que le terme *minet* et son équivalent anglophone *twink* reflètent particulièrement.

Le terme *minet-te* est en tout premier lieu une version familière et diminutive du mot *chat-te*. Par ailleurs, *minet* fait référence à 'un jeune garçon' pour la première fois en 1689 dans un échange épistolaire parisien⁴¹. Si le mot peut être porteur d'une dimension affective dans certains cas, il peut également présenter d'autres connotations : on remarque dans sa deuxième entrée sur le *Trésor de la Langue Française informatisé* que l'un de ses usages « péjoratifs » se réfère à un « [j]eune homme vêtu à la mode et d'aspect peu viril »⁴². *Wiktionary*, quant à lui, confère au mot la signification d'un « [n]om donné à un jeune garçon dont le comportement aguicheur est semblable à celui d'un chat »⁴³. Dans les deux définitions, la jeunesse est le marqueur de ceux que l'on peut qualifier de *minets*. Aussi, la première définition insiste sur le caractère 'peu viril', plutôt 'efféminé' du *minet*, et la deuxième (allant de pair avec la sexualisation du 'féminin') porte plutôt sur la tentation sexualisée que le *minet* représente. Pourtant, aucune des deux définitions ne se réfère explicitement à l'homosexualité.⁴⁴ En réalité, il semblerait que le mot ait acquis, dans le contexte *hétéronormatif* des années soixante et septante, une signification faisant référence à des hommes suivant une tendance vestimentaire particulière, mais n'impliquant pas forcément l'homosexualité. Il est intéressant de constater le contraste entre les minets de ce temps, une

⁴¹ M^{me} de Sévigné (1689). « Lettre à M. et à M^{me} de Grignan du 4 février ». *Lettres*, Monmerqué, t.8, p. 455. Cité sur le *Trésor de la Langue Française informatisé* (Site web : <http://stella.atilf.fr/>).

⁴² *Trésor de la Langue Française informatisé* (Site web : <http://stella.atilf.fr/>).

⁴³ Cité sur *La langue française* (URL : <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition-minet/>).

⁴⁴ Les minets étaient bien perçus comme 'efféminés' par rapport à d'autres 'masculinités', mais ils incarnaient un modèle hétérosexuel désirable. En illustration de cette tendance : *Les tigres et les minets*, chanson interprétée par Christine Delaroche (URL : <https://www.youtube.com/watch?v=HxvwOFPaFo>).

‘mode efféminée’ éminemment hétéronormative, et, par exemple, les *clones* hypervirils, s’étant développés dans les communautés gays. De fait, les modèles de ‘masculinité’ et les normes de genre fluctuent, et tout porte à croire qu’il existe de possibles divergences intergénérationnelles de compréhension de la catégorie *minet* à l’intérieur de la communauté gay.

L’équivalent anglophone du mot *minet* connaît d’autres origines qui, elles, sont bien ancrées dans l’argot gay. La dénomination *twink* est loin d’être insignifiante. En effet, elle prendrait ses origines du *Twinkies*, un gâteau étatsunien beige, fin et fourré à la crème.⁴⁵ Si le *twink* désigne habituellement un homme jeune ou d’apparence jeune, généralement blanc dont la physionomie est mince, le corps glabre ou rasé, et le comportement dit ‘efféminé’⁴⁶, les significations et les images auxquelles renvoie symboliquement le mot *twink* impliquent qu’il soit également attendu de l’homme ainsi désigné qu’il soit ‘passif’ ou ‘bottom’ – exclusivement ‘pénètre’ lors d’actes sexuels.

On peut aisément affirmer que *minet*, contrairement à *twink* et *bear*, n’est pas apparu comme une catégorie spécifique à la communauté gay, mais a ajouté une nouvelle cohorte à sa définition, a été ‘gayifié’ au fil du temps. Il est difficile de tracer historiquement la superposition sémantique de *twink* à la catégorie du *minet*, d’autant plus que Didier Eribon ne définit aucun des deux termes dans son *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* (2003). Toujours est-il que les significations de *minet* et de *twink* s’entrelacent, notamment via la traduction sur les sites pornographiques et applications mobiles d’origines anglophones de *twink* en *minet*.⁴⁷ En les envisageants comme équivalents sémantiques et utilisant les deux référés pour le même référent, il est probable que les plateformes homoérotiques tendent à supprimer les différences qui pourraient encore subsister entre les deux termes.

B. Le crible du genre : l’‘efféminement’ du corps *minet*

Comme énoncé précédemment, les tribus font partie du monde homoérotique virtuel. Là où les corps suscitent des fantasmes, la position de l’‘efféminement’ est plus ambivalente qu’elle ne l’a été présentée auparavant dans ce travail. De fait, elle peut à la fois être considérée

⁴⁵ Bien que les origines du terme ‘twink’ sont toujours débattues, je tire celle-ci d’un article écrit par Bryan O’Flynn, article qui a d’ailleurs été à la source de plusieurs de mes réflexions (URL : <https://i-d.vice.com/fr/article/evkdjp/jeune-gay-mince-et-blanc-que-revele-notre-nouvelle-obsession-pour-le-twink>).

⁴⁶ Maki (2017) (URL: <https://www.counseling.org/docs/default-source/vistas/gay-subculture-identification> [10/01/19]).

⁴⁷ Par exemple, l’application de rencontre *Grindr* avait tout d’abord introduit les tribus dans leur version anglophone, pour ensuite les traduire en français.

comme indésirable *et* désirable selon les circonstances. Le sociologue Etienne Meunier souligne qu'il existe une « hiérarchie de désirabilité » découlant d'un capital érotique qui comprend « les différentes caractéristiques qui sont considérées comme attrayantes dans le champ [sexuel], soit des attraits corporels, des manières de se présenter ou des façons d'agir »⁴⁸. Le champ sexuel renvoie à la « structure de désir particulière qui prend forme historiquement par processus d'agrégation »⁴⁹. D'un point de vue micrologique, il dépend indubitablement de ce que l'*observateur* qualifie de désirable ou d'indésirable, une distinction qui *peut* s'opérer au travers d'une sorte de 'tamis du genre', de 'crible du genre', qui, faisant écho aux normes sociétales en vigueur, départage le 'féminin' du 'masculin'. Or, il ne faut pas oublier que, d'un point de vue macrologique, le gay 'désirable' et 'acceptable' en haut de l'échelle homonormative est le 'gay hétéronormé', conforme aux normes de genre, 'viril'. Désirer ce qui est socialement compris comme étant 'indésirable' peut conduire certains à prendre du plaisir à l'abri des regards. À l'inverse, désirer ce qui est désirable *et* l'incarner est le modèle qu'il faut atteindre pour entrer dans la norme. Le *minet*, lui, se situe donc entre désirabilité et indésirabilité, une position complexe et ambivalente. Bien que son genre performé puisse également être qualifié d'« efféminé » ou pas, le minet n'est pas 'viril' par son aspect corporel. Si seule une *image* est disponible⁵⁰, on supposera qu'il incorpore cette 'non-virilité', qu'il *est* 'efféminé'. Les paragraphes qui suivent démontrent dans de plus amples détails ce processus de catégorisation du 'crible de genre', et les conséquences qu'il implique pour les corps 'minets'.

Depuis les années 1990, la représentation du corps masculin a fortement été altérée dans le monde occidental. Comme le souligne Gianfranco Bottaro, le corps masculin a subi une objectivation progressive, notamment au travers de la publicité, de la commercialisation de gammes de produits de beauté adressés à un public exclusivement 'masculin', ainsi que d'un culte de la musculature.⁵¹ Ces nouvelles représentations du corps viril et entretenu ont ainsi débouché sur un idéal à atteindre, à l'instar des pilules amincissantes et des crèmes

⁴⁸ Etienne Meunier (2014). « 'No guys with attitude'. Sociabilité et hiérarchie sexuelle dans une *sex party* gaie de New York ». *Genre, sexualité & société* 11. [En ligne] (URL : <http://journals.openedition.org/gss/3110>). P. 4.

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ Nous verrons par après que les images et les photos sont d'une grande importance dans les contextes de rencontres homoérotiques.

⁵¹ Gianfranco Bottaro (2015). *Identités, stratégies corporelles et masculinités gay dans la ville globale états-unienne*. Université Laval, p. 159. (URL : <https://corpus.ulaval.ca/jspui/bitstream/20.500.11794/26161/1/31865.pdf>)

dépilatoires socialement valorisées pour la ‘féminité’⁵². Bien que cet idéal ‘masculin’ ne soit pas considéré comme l’unique modèle que tou·te·s désirent, le corps de l’homme, dans l’imaginaire collectif, se doit d’être musclé, maîtrisé et entretenu pour entrer dans la norme et être qualifié de désirable. L’homme doit transpirer (pour incarner) la virilité. Son apparence étant celle dites d’un jeunot glabre, d’un homme-garçon, le *minet* (tout comme le *bear* d’ailleurs), diverge du modèle de beauté dominant exhibé dans les médias et la culture populaire. Dans l’imaginaire collectif, les muscles reflètent la force, la puissance, la ‘virilité’, contrairement à la minceur qui est associée à la faiblesse, à la passivité, à la ‘féminité’. Sous cette optique binaire, le modèle de beauté ‘féminine’ et le culte de la minceur véhiculés par les médias renforcent davantage l’association entre le corps du *minet* et de ‘la femme’. Les dyades homme/muscle et femme/minceur rangent ainsi les *minets* du côté du ‘féminin’, du non-homme, du non-viril, de l’‘efféminement’.

Les gays recherchant des hommes ‘virils’, de ‘vrais’ hommes, ne se tourneront donc pas de prime abord vers ceux dont le corps flirte avec la limite de l’adolescence, puisque celui-ci est associé dans l’imaginaire collectif à la ‘féminité’. Sur ce sujet, il est intéressant de pointer le phénomène du ‘masc4masc’ présent sur les applications mobiles, des hommes ‘virils’ que l’on pourrait qualifier d’‘efféminophobes’, d’agressifs envers les hommes ‘efféminés’. Ces réactions peuvent être expliquées par le capital masculin.⁵³ En effet, dans les sociétés patriarcales, certains hommes adoptent les traits et attitudes qui correspondent au modèle de masculinité hégémonique en place afin d’acquérir un capital masculin qui leur assurerait un statut social. L’homosexualité étant perçue comme une trahison à la masculinité hégémonique, ces ‘masc4masc’ tentent de compenser cette prétendue ‘faille’ en adhérant à d’autres caractéristiques dites ‘masculines’ : le ‘straight-acting’, l’hypervirilisation, la masculinité *toxique*, etc. Cette compensation est à la fois une conséquence de la pression hétérosexiste et masculiniste sociétale, et une reproduction de cette dernière.

Néanmoins, comme dit plus haut, il existe également des hommes pour qui l’apparence juvénile d’hommes est spécifiquement l’objet de désir et de fantasmes. D’ailleurs, l’érotisation du corps adolescent mâle attisant le regard d’hommes plus âgés se retrouve dans

⁵² Une nuance pourrait toutefois être apportée ici, dans le sens où l’épilation, dans certains circonstances culturelles et temporelles, peut-être associée à un corps ‘maîtrisé’ et à la ‘masculinité’. Ce n’est toutefois pas une communément associée à la ‘virilité’.

⁵³ James Ravenhill, et Richard Oliver de Visser (2016). « ‘There’s too many gay categories now’: Discursive constructions of gay masculinity ». *Psychology of Men & Masculinity*. (URL: http://sro.sussex.ac.uk/61467/1/Ravenhill_deVisser_inPress_PMM.pdf)

différentes cultures et de tout temps.⁵⁴ En Grèce antique par exemple, les relations érotiques entre un homme d'âge mûr et un adolescent prenaient la forme d'un rite de passage extrêmement codé. Les relations 'homme/garçon' (et non 'homme/homme' !) étaient encouragées jusqu'aux premiers signes de pilosité.⁵⁵ On assiste de nos jours, non plus à des rites de passage, mais bien à des relations homosexuelles similaires mettant en jeu une répartition genrée entre 'masculin' et 'féminin', un schéma relationnel entre dominant et dominé également basé sur les âges et les corps des intervenants.⁵⁶ Comme en dehors de la communauté gay, les rapports de genre impliquent que le 'masculin' soit placé au-dessus du 'féminin', que le corps du *minet* soit sexualisé et dominable. Les rapports de genre prenant place au sein de la communauté peuvent ainsi refléter le rapport de domination et de subordination qui existe en dehors de celle-ci. Parfois, ce rapport est apprécié et les rôles dans la domination sexuelle peuvent être déclencheur de plaisir. Parfois, ce rapport peut ne pas être consenti par les deux partis.

L'image que le corps du *minet* renvoie est donc associée à l'efféminement' duquel découlent également des présupposés sur ses désirs et ses pratiques sexuelles préférées. Effectivement, le *minet* a tendance à être qualifié de 'passif', de 'bottom'⁵⁷, et non d'actif' ou de 'top'. Dans le domaine de la sexualité, l'idéologie binaire du genre représente l'homme/le 'masculin' comme étant actif, dominant et la femme/le 'féminin' comme étant passif·ve, dominé·e. Ce rapport entre les sexes/genres implique que, lors d'actes sexuels, le 'masculin' va pénétrer et que la 'féminin' sera pénétrée. Cette représentation de la femme en tant qu'*objet* sexuel et de l'homme en tant que *sujet* repose sur l'idéologie masculiniste qui, comme beaucoup d'auteur·rice·s l'ont démontré, est imprégnée dans l'imaginaire collectif. Ainsi, bon nombre d'homosexuels désireux de garder une position de 'dominant' lors de rapports sexuels liront cette possibilité sur le corps des *minets*.

Les rapports sexuels entre hommes sont communément compris selon la binarité 'actif'/'passif', dominant/dominé, pénétrateur/pénétré, d'où dérive la question indiscrete (et insensée) : « Qui fait l'homme et qui fait la femme ? ». Cette question calque la vision

⁵⁴ Je voudrais toutefois spécifier que les significations de ces désirs ne doivent pas être comprises comme témoignant d'une 'universalité' du désir pour le corps adolescent mâle, mais bien comme des schémas similaires, aux significations culturelles et temporelles spécifiques.

⁵⁵ Gazalé (2019), p. 263.

⁵⁶ Par exemple, ce type de relation a tout récemment été mise en scène dans le film de Luca Guadagnino intitulé *Call Me by Your Name* (2017).

⁵⁷ La version anglaise pourrait être qualifiée de moins 'péjorative' que le terme 'passif', bien que cela soit sans doute dû au fait que 'bottom' est un mot emprunté à une langue étrangère. De fait, la dichotomie 'bottom'/'top' – 'en-bas'/'en-haut' relève aussi, semble-t-il, d'une hiérarchisation.

traditionnelle (et biaisée) de l'hétérosexualité sur l'homosexualité, et suppose que les rôles sexuels des homosexuels (et des hétérosexuel·l·es et des lesbiennes !) ne sont pas interchangeables, ou que les dyades 'pénétré'/'dominant' et 'pénétrant'/dominé n'ont font pas sens. Et puisque la société patriarcale place le masculin au-dessus du féminin, il n'est pas surprenant de constater que, sous la logique binaire, le·a pénétré·e soit erronément qualifié·e de 'passif·ve' – d'inactif·ve dans le rapport sexuel. Au travers du crible du genre, les *minets*, parce que leur corps les qualifie d'efféminés, se voient attribuer le rôle exclusif de 'passif'. Et que leur rôle sexuel préféré s'avère être celui-là ou pas, le phénomène de 'bottom-shaming' peut les stigmatiser puisque cette préférence, pour un homme (un vrai) est inacceptable. Pour synthétiser, dans l'esprit masculiniste : 'Ressembler à une femme' entraîne de 'faire la femme', ce qui constitue en soi le stigmate de l'homosexuel, celui qui le rend monstrueux, qui le rend honteux et le discrédite en tant qu'homme.

C. Les *minets* prennent la parole

❖ Question de recherche et état de l'art

Jusqu'à présent, j'ai explicité quelques différentes raisons pour lesquelles le *minet* est considéré, de par l'image qu'il renvoie, comme reflétant un 'efféminement' en désaccord avec le modèle de masculinité 'virile' et la définition contemporaine du 'vrai' homme. Sous cette optique, la perspective dont il a été fait usage est celle de l'observateur·rice, dans le sens où la catégorie du *minet* a été comprise au travers du processus de catégorisation de l'*autre* au moyen du crible genré et des représentations dont dispose l'imaginaire collectif. On observe la porosité de la communauté gay quant à l'infiltration de biais genrés et des résistances sociales ayant (eu) lieu face à la stigmatisation de l'homosexuel.

L'étiquetage des tribus gays rend compte d'une réelle diversité au sein de la communauté gay en termes de genre performé, de corps, de désirs, etc. de ses membres. Mais contrairement à la tribu de l'*ours* qui constitue une véritable sous-identité revendiquée et une sous-culture aux lieux de rencontres spécifiques, la catégorie du *minet* a jusqu'à maintenant été comprise d'un point de vue extérieur, comme une identité imposée à certains individus rentrant dans les critères de celle-ci. D'une part, la catégorie du *minet* est, si elle est imposée aux individus, problématique puisque, par conséquent, elle peut entraîner des suppositions sur les pratiques, les désirs et les négociations de genre qui seraient censées découler de leur corps, niant ainsi toute subjectivité de la personne en question et impliquant parfois des rapports de force négatifs. D'autre part, l'identité du *minet* a également le potentiel d'être revendiquée, dans le

sens où les caractéristiques du *minet*, si elles cessent d'être ressenties comme étant négatives, déviantes et honteuses, peuvent être valorisées. L'*empowerment* – la prise de pouvoir des *minets* sur leurs corps, leurs désirs, leurs genres exprimés jugés déviant par le sens commun pourrait permettre de s'opposer efficacement à l'imbrication des discriminations centrées autour du sexe, du genre et de l'orientation sexuelle.

La question qui concerne la suite de ce mémoire est d'explorer, dans les contextes hétéronormatif et homonormatif contemporains, de quelles manières la catégorie du *minet* est traitée par les individus qui y sont placés. Ont-ils conscience de faire partie d'un groupe social spécifique ? S'approprient-ils les caractéristiques 'efféminées' du *minet* ? Ou au contraire, quelles sont les stratégies qu'ils mettent en place pour s'en distancer ? Afin de répondre à ces interrogations, les voix de ceux que l'on catégorise de *minets* seront sollicitées au moyen d'entretiens, le but étant de repérer dans ces témoignages des similarités dans les expériences, mais également de noter les trajectoires possiblement divergentes de ces personnes.

Pour cette étude, je prendrai comme modèles certains travaux dont l'objectif similaire était de mettre en évidence les voix d'individus dont le silence est encore criant dans le monde de la recherche. Je m'inspire des méthodologies comprises, par exemple, dans les ouvrages de Wesley E. A. Crichlow *Buller Men and Batty Bwoys: Hidden Men in Toronto and Halifax Black Communities*⁵⁸ (2004), et de Gianfranco Bottaro *Identités, stratégies corporelles et masculinités gay dans la ville globale états-unienne*⁵⁹ (2015). Ces deux auteurs adoptent une méthodologie qualitative basée sur des entretiens afin de rendre compte des expériences des identités gays qu'ils ont étudiées.⁶⁰ Leur objectif principal est de visibiliser des identités gays dans le but de repenser les structures d'oppression prenant place au sein même de la communauté gay. Ces travaux ont effectivement complexifié la notion de l'identité gay en exposant les multiples façons d'« être gay ». Tout comme Crichlow et Bottaro, ma démarche s'inscrit « dans le cadre d'une anthropologie engagée dans les études qualitatives, dont l'action vise à comprendre des structures sociales inégalitaires dans un but de justice sociale. »⁶¹ Bien que je sois conscient du faible impact que puissent avoir mon travail de fin d'études, mon projet vise également à placer les *minets* en tant que subjectivités gays ; que ceux-ci, qu'ils se reconnaissent ou non dans la catégorie, puisse répondre des présupposés qui

⁵⁸ Wesley Eddison Aylesworth Crichlow (2004). *Buller men and batty bwoys: Hidden men in Toronto and Halifax Black communities*. University of Toronto Press.

⁵⁹ Bottaro (2015). (<https://corpus.ulaval.ca/jspui/bitstream/20.500.11794/26161/1/31865.pdf>)

⁶⁰ A savoir, respectivement, les homosexuels noirs de Toronto et les homosexuels dits 'masculins' de villes étatsunniennes.

⁶¹ Bottaro (2015), p. 21.

sont faits à leur propos. Par cette voie/x, j’entends également éviter d’établir une représentation victimaire de ces jeunes gays, notamment de par la position ambivalente des minets, dans les limbes du désir et du rejet, et leur négociation de cette position.

D’un point de vue épistémologique, ce travail a pour objectif de contribuer aux recherches faites dans le cadre des études gays et *queers* du monde francophone, et plus particulièrement, du contexte belge. Il est vrai que ce dernier soit sans doute moins impacté par les tribus gays et par les identités politiques auxquelles elles font référence par rapport au monde anglophone. Néanmoins, les sites pornographiques et les applications mobiles de rencontre – des facettes faisant partie intégrante de la culture gay belge actuelle – ont sans aucun doute permis la diffusion de ces catégories, qu’elles soient en langue originale ou traduites par la suite. Il n’est pas surprenant de constater que la majorité des travaux ayant pour objet les tribus gays aient été rédigés en anglais dans leur version originale. Ces ouvrages ont mis en exergue l’importance de tenir compte du caractère multidimensionnel des communautés gays, incluant ainsi non seulement les pressions hétérosexistes et homophobes dont tous les gays font l’objet, mais également les rapports de domination internes à la communauté gay. Parmi ces recherches, on peut notamment citer les ouvrages traitant spécifiquement de l’identité *bear* et de sa subculture de Ron Suresha⁶², et de Les Wright⁶³. On retient également le travail de Peter Hennen⁶⁴ qui s’attarde à analyser les pratiques de résistance – ‘féminines’ et ‘masculines’ – spécifiques des identités des *bears*, des *faeries* (fr. ‘tantes’) et des *leathermen* (fr. ‘fétichistes du cuir’). David Halperin a lui-aussi consacré à un chapitre de *L’art d’être gay* une discussion des figures du ‘beau mec’ et de la ‘folle furieuse’ (ou *camp*).⁶⁵ Enfin, un des travaux qu’il est nécessaire de mentionner est *Gay New York*⁶⁶ (2008) de George Chauncey, dans lequel l’auteur procède à une reconstruction historique des catégories de *fairy*, de *trade*, de *jockey*, de *wolf*, de *queer* et d’autres encore. Jeffrey Weeks affirme que l’ouvrage de Chauncey illustre « l’imbrication complexe de l’étiquetage, l’invention d’identité, la constitution de réseaux sociaux et la régulation de manière éclatante et vivante »⁶⁷. C’est en partie l’un des objectifs que je vise dans ma propre étude, bien que mes attentes soient un peu

⁶² Ron Suresha (2009). *Bears on Bears: Interviews and Discussions*. Maple Shade: Lethe Press.

⁶³ Les Wright (2013). *The Bear Book : Readings in the History and Evolution of a Gay Male Subculture*. London and New York: Routledge.

⁶⁴ Peter Hennen (2008). *Faeries, Bears, and Leathermen: Men in Community Queering the Masculine*. University of Chicago Press.

⁶⁵ Halperin (2015), p. 291-317.

⁶⁶ George Chauncey (2008). *Gay New York: Gender, Urban Culture, and the Making of the Gay Male World, 1890-1940*. Hachette UK.

⁶⁷ Jeffrey Weeks (2011). « Le ‘rôle homosexuel’ trente ans plus tard : retour sur le travail de Mary McIntosh », *Genre, sexualité & société*, Hors-série 1. [En ligne] (URL : <http://journals.openedition.org/gss/1839>) p. 9.

plus humbles. De ce qui est de la recherche sur les catégories gays spécifiques dans le contexte francophone, un des seuls travaux, et non des moindres, traitant du sujet serait *Folles de France* de Jean-Yves Le Talec, un ouvrage consacré entièrement à la figure de la ‘folle’, de la *camp* et à la sémiologie de la ‘follie’.⁶⁸ Ainsi, quoique ces références enrichissent indubitablement le champs des études gays, aucune d’entre elles ne s’est consacrée sur la catégorie du *minet* (ou même du *twink*). Aussi, la méthode d’échantillonnage que je propose de solliciter est-elle peut-être plus accessible et pertinente qu’elle ne l’était hier.

❖ Méthodologie

Ce travail suit une méthodologie d’analyse qualitative centrée sur des entretiens semi-dirigés qui s’articulent autour de thématiques en rapport avec les expériences d’individus rentrant dans la catégorie dite du *minet*, à savoir, les rapports qu’entretiennent les individus avec la communauté gay, avec le genre, avec leur corps, et avec leur désirs et pratiques sexuelles. Rappelons-le, l’objectif de cette étude n’est pas d’en ressortir une vérité générale, mais tente d’explorer les expériences que partagent les gays catégorisés de *minets*, mais aussi les divergences qui les distinguent et sont susceptibles de contrecarrer les présupposés faits à leur sujet. Dans une certaine mesure, cette recherche met en exergue la multiplicité et le caractère complexe des identités et des expériences des *minets*, et plus largement, de la communauté gay.

❖ Echantillonnage

Il est primordial d’établir en premier lieu à quoi la catégorie *minet* se réfère pour la sélection des intervenants. Comme je l’ai explicité auparavant, la définition du terme *minet* n’est pas univoque en raison de son histoire sémantique dans la langue française et de sa traduction de *twink* dans le milieu gay. Toutefois, en terme d’image, on peut affirmer que le dénominateur commun du terme comprend la jeunesse, l’absence de pilosité et la minceur. Ces trois indices constituent l’archétype du *minet* d’un point de vue corporel et dénote un type de personnes qui, en tant que tribu, est présent sur les sites pornographiques, sites de rencontre et applications mobiles. Par conséquent, on peut affirmer que, dans des cadres spécifiquement sexuels comme ceux-ci, les tribus peuvent fonctionner non pas seulement en tant qu’identités, mais aussi en tant que catégories érotiques, liées aux désirs, aux plaisirs et aux rencontres affectives et/ou sexuelles.

⁶⁸ Jean-Yves Le Talec (2008). *Folles de France, Repenser l’homosexualité masculine*. Paris : La Découverte.

Il est vrai que le genre performé fait partie des critères qui permettent la classification et l'identification des gays dans l'une ou l'autre tribu. Toutefois, il me semble intéressant de remarquer que sur les sites de rencontre et applications mobiles spécifiquement, le genre performé peut ne pas être qualifié de 'masculin' ou de 'féminin' aux premiers abords. Bien que je n'ignore pas les significations genrées auxquelles la présentation de soi puisse conduire, la classification des hommes en tribus est avant tout déclenchée par la photo de profil (ou même par l'absence de celle-ci), par l'apparence corporelle des usagers. Sous cette optique, il me semble pertinent d'avoir fait le choix de l'application mobile de rencontre *Grindr* afin de procéder à la sélection des échantillons de ce travail. En effet, un tel contexte était susceptible d'offrir nombre d'expériences de jeunes hommes ayant été qualifié/se qualifiant de minets. Le possible écart entre virtuel et réalité – entre image et attitudes, expériences et discours – permettait également d'inclure un plus grand spectre du genre performé, autrement dit, de minets qui divergeraient plus des normes de performance de genre et d'autres moins.

Grindr est l'application mobile de rencontres la plus sollicitée par la communauté gay.⁶⁹ Disponible sur téléphone Android et iOS, elle apparaît en 2009, est basée à San Francisco et s'adresse essentiellement aux personnes gays, bisexuelles, transgenres et *queers*. Grâce à son système de géolocalisation, le réseau social permet de mettre en contact ses usager·ère·s avec des personnes situées à proximité, une fonctionnalité de l'application qui lui confère une dimension particulière : contrairement aux lieux de rencontres sexuelles publiques ou d'autres sites de rencontre, il est possible de repérer les autres usagers à proximité dès lors qu'il y ait une connexion internet. Les usager·ère·s ont la possibilité de rentrer en contact avec les personnes qui les intéressent (d'un point de vue relationnels et/ou sexuels) par messages, d'envoyer des photos, des 'émojis', des 'gifs', etc. Enfin, l'application offre aussi la possibilité d'envoyer des 'taps', sortes de petits émoticônes symboliques, une flamme signifiant que la personne est intéressée pour une relation sexuelle immédiate, et un 'hi' de couleur bleue marquant l'intérêt pour le profil de la personne.

Du point de vue de son ergonomie, les profils sont présentés sous formes de 'cases', de photos de profils des utilisateur·rice·s, partant de la personne la plus proche par rapport à l'usager·ère. Sur le profil, en plus de l'image, il est possible d'inclure, sans aucune obligation, différentes informations : le pseudonyme, quelques phrases d'auto-présentation, les

⁶⁹ Voir : Mélanie Mauvoisin (2017). « Dire son homosexualité : une autre médiation permise par Grindr ». *Sciences de la société* 100, 131-145. P. 136. (URL : <http://journals.openedition.org/sds/5931>).

caractéristiques de la personne⁷⁰, ses attentes⁷¹, son identité⁷², sa santé sexuelle⁷³ et le lien de son compte *Instagram*, *Facebook* ou *Twitter*. Toutefois, comme le décrit Mélanie Mauvoisin dans une étude de l'application,

ce qui détermine les règles du jeu de l'interaction, c'est avant toute chose l'image de profil. Elle devient alors un embrayeur de rencontre en permettant à l'utilisateur de se signaler et d'attirer le regard de l'autre selon ses particularités.⁷⁴

C'est donc bien l'image et le cas échéant, le visage et le corps de la personne présente sur la photo de profil qui passera par le crible du genre, la catégorisera de prime abord dans l'une ou l'autre tribu et/ou sera jugée digne d'intérêt (ou pas) par l'observateur·rice. Pour cette raison, j'ai fait le choix de sélectionner les intervenants de cette étude en me plaçant en tant qu'observateur : j'ai sélectionné les utilisateurs gays qui, selon leur image de profil, pouvaient être susceptibles d'être catégorisés de minets.

La méthode de sélection des intervenants potentiels a ainsi consisté à utiliser certains marqueurs liés à la catégorie du *minet* qu'il était possible de mobiliser pour identifier les individus qui, selon ces critères, rentreraient dans cette catégorie. Les critères de sélection ont donc été restreints aux utilisateurs : possédant une (ou plusieurs) photos de profils, étant jeune ou d'apparence jeune, étant sveltes ou minces et n'ayant pas ou peu de pilosité faciale. Bien que cette méthode puisse être jugée subjective, j'entends mettre en avant une sélection qui repose sur les préjugés associés à la catégorie du *minet*, et donc, selon cette approche, de ne pas prendre en compte si l'individu a conscience de faire partie de cette catégorie de par son apparence.

La sélection des intervenants a eu lieu entre le 1^{er} juillet et le 10 juillet 2019. La présentation de la recherche dans mon propre profil⁷⁵ et les messages envoyés aux potentiels interviewés⁷⁶

⁷⁰ Comprend l'âge, la taille, le poids, l'ethnicité (avec les choix *amérindien, asiatique, blanc, homme du Moyen-Orient, latino, métis, noir, sud-asiatique*, et autres), la morphologie (avec les choix *en forme, grand, mince, moyen, musclé* et *trapu*), la position (avec les choix *actif, actif polyvalent, polyvalent, passif polyvalent, passif*), la ou les tribu·s (choix entre *ours, coupe soignée, homme âgé, discret, intello, sportif, fétichiste du cuir, loutre, positif, robuste, trans, minet* et *sobre*) et la situation amoureuse (choix entre *célibataire, en couple, entretient une liaison, exclusif, fiancé, marié, relation libre* et *sérieux*).

⁷¹ Comprend : je recherche (choix entre *discuter, rendez-vous, amitié, réseau, relation* et *tout de suite*), lieu de rencontre (choix entre *chez moi, chez toi, bar, café* et *restaurant*), accepter les images NSFW – Not safe for work – qui fait allusion aux images érotiques (choix entre *jamais, oui merci* et *pas la première fois*).

⁷² Comprend le sexe (choix entre *homme* ou *femme* – *cis, trans* ou *autre personnalisé* pour les deux – ainsi que la catégorie *non conforme* comprenant *non binaire, non conforme, queer, travesti*, et *non binaire personnalisé*) et les pronoms genrés de la personne (choix entre *Il/Lui/Sien, Elle/Elle/Sien, Ils/Eux/Leur* ou *autres pronoms personnalisés*).

⁷³ Comprend la date du dernier test de dépistage de la personne, ainsi que son statut VIH (choix entre *Négatif, sous PrEP, positif* et *positif, indétectable*).

⁷⁴ Mauvoisin (2017), p. 138.

se sont voulus plutôt informels, axés sur la confidentialité et l’anonymat, de sorte que les candidats n’aient pas peur que leur présence sur l’application de rencontre ne soit dévoilée. Au total, 42 messages ont été envoyés. Sur ces 42 demandes, 11 réponses ont été positives, 3 réponses ont été négatives, et 28 d’entre elles sont restées sans réponses. Je suis donc resté en contact individuel avec les 11 potentiels participants via *Grindr*, ai répondu à leurs questions s’ils en avaient (sans dévoiler en détail le sujet de mon travail) et leur ai fait parvenir individuellement les horaires des rencontres. Pourtant, seul 9 d’entre eux constitueront au final le corpus de cette étude. En effet, l’un d’eux a été absent le jour de la rencontre malgré un message de rappel la veille. Le deuxième absent a, lors du message de rappel, demandé si j’étais en couple. Ayant répondu par la positive, l’intervenant m’a bloqué et n’est jamais venu.

❖ Entrevues

Les entretiens se sont déroulés le 5, 8, 9 et 12 juillet 2019 à la Maison Arc-en-ciel de Liège⁷⁷, un environnement qui a pu offrir les conditions nécessaires d’anonymats, de neutralité, de calme et de confort pour que les participants soient rassurés quant à la véracité de mes propos⁷⁸, ainsi que pour que l’enregistrement sur magnétophone puisse être optimal. Les rencontres ont eu lieu dans une salle lumineuse au deuxième étage de l’établissement. Afin de mettre les intervenants à l’aise, j’ai apporté au préalable biscuits et boissons, et ai disposé les fauteuils de cuir l’un à côté de l’autre, formant un angle de 90°, orientés l’un vers l’autre, de sorte qu’une certaine proximité puisse s’installer sans que les hommes (y compris moi-même, peut-être) ne se sentent coincés ou gênés par un face-à-face direct.

Puisque mon choix s’est porté sur des entretiens semi-directifs induisant une analyse qualitative des discours des individus, j’ai établi un guide d’entretien articulé autour de thématiques ayant pour but de dévoiler les expériences vécues des participants.⁷⁹ Les questions du guide d’entretien se sont concentrées sur l’expérience de l’identité gay des

⁷⁵ Message de présentation du profil : « Salut [smiley] je suis sur Grindr dans le cadre de mon mémoire de master et uniquement dans ce but. [smiley] Merci de respecter cela [smiley] Aucune donnée personnelle, photo, etc. présentes sur l’application ne seront utilisées ».

⁷⁶ Message de prise de contact : « Salut ! [smiley] Je m’appelle Bastien. Je suis étudiant en master en études de genre et pour mon mémoire, je fais une étude en rapport avec Grindr (genre, sexualité, rencontres, tribus, etc). Ton profil m’intéresse et ça serait génial si je pouvais t’interviewer. [smiley] Je tiens avant tout à te dire que toutes les réponses et ton histoire seront anonymes (je n’ai même pas besoin d’avoir ton nom ; tu peux même choisir celui que tu veux – discrétion garantie !), la rencontre se fera en tête-à-tête à la Maison Arc-en-ciel de Liège et ne devrait pas durer plus d’une heure ! Ça serait vraiment super si tu pouvais m’aider avec mon travail. Merci ! [smiley] ».

⁷⁷ Site web de la Maison Arc-en-ciel de Liège (Rue Hors-Château, 7 à 4000 Liège): <http://macliege.be/> ;

⁷⁸ Ma propre expérience m’a conduit à choisir une institution plutôt qu’un autre cadre. En effet, je savais qu’une certaine méfiance peut être exprimée sur *Grindr* à l’égard d’autres personnes, par exemple, par peur des ‘fakes’, des ‘guet-apens’ homophobes (le jeu de mot n’est pas voulu), etc.

⁷⁹ Voir: *Annexes*.

interviewés, sur leur perception et conscience d’eux-même, sur leur rapport aux tribus et plus spécifiquement, à celle du minet et du twink, sur leur rapport aux stéréotypes genrés, à la sexualité, et sur leur utilisation de *Grindr* et les interactions qui en découlent. Avant de commencer chaque interview, je me suis assuré de me présenter brièvement, de rappeler que les réponses resteraient anonymes, qu’il n’y aurait aucun jugement fait sur leurs réponses et qu’ils ne devaient pas avoir peur d’être honnêtes (bien qu’ils aient le droit de ne pas répondre si tel était leur désir).

Lors des entrevues, bien que mon guide d’entretien m’ait permis de suivre un fil conducteur quant aux thèmes à aborder, j’ai veillé à laisser une grande liberté de parole aux individus et les ai invités à s’exprimer sur les thèmes qu’ils désiraient. Suivant la méthode d’Hector Carrillo, j’ai également tenté de déhiérarchiser la relation classique enquêteur/enquêté et de promouvoir l’intersubjectivité⁸⁰. Je me suis efforcé de donner à l’entretien la forme d’une discussion informelle, de mettre les intervenants en confiance et d’interagir avec eux, ce qui, dans la plupart des cas, s’est traduit par le rire par exemple. Néanmoins, il faut toutefois spécifier mon usage d’une attitude-miroir, dans le sens où certains propos allaient à l’encontre de ma pensée personnelle. J’ai pris soin de ne pas faire intervenir ma propre vision des choses dans ces instants pour éviter d’influencer l’intervenant et qu’il ne mette de ‘couverture’ sur ces mots. Cela dit, un ou deux manquements à cette règle ne sont pas impossibles et repérables dans la retranscription des interviews.⁸¹

Enfin, la fin des interviews a parfois conduit à des discussions où mes propres convictions sont entrées en cause. Dans la lignée de l’épistémologie féministe et du savoir situé, je souhaite pointer que mon expérience au sein de la communauté gay a été un atout pour ce travail. D’après l’expérience du chercheur et activiste gay Christophe Broca, l’homosexualité a constitué dans ses recherches anthropologiques

le support principal sur lequel a reposé mon mode d’interaction avec les membres du groupe. Sans avoir à l’explicitement formellement, mon orientation sexuelle ne faisait de mystère pour aucun de ceux qui la partageaient. Mon intégration fut facilitée en premier lieu par mon aptitude à user des codes en vigueur au sein de la population homosexuelle, pour les avoir incorporés dans mon propre parcours de socialisation.⁸²

⁸⁰ Hector Carrillo (2002). *The Night is Young: Sexuality in Mexico in the Time of AIDS*. Chicago: University Chicago Press, p. 67. (Cité par: Bottaro [2015], p. 29).

⁸¹ Voir: *Annexe II* [NB : rendu inaccessible pour des raisons de confidentialité].

⁸² Christophe Broca (2009). « L’ethnographie comme engagement. Enquêter en terrain militant ». *Genèses* 2 (75), p. 109-124. P. 114.

Je suis conscient que, de par mon identité et ma propre expérience de la catégorie du *minet*, l'objectivité de cette étude pourrait être questionnée. Sans pour autant considérer l'objectivité comme une possibilité à atteindre, je veillerai tout de même à ne pas transformer les discours des participants avec des interprétations hâtives et des résultats forcés. Toujours est-il que ma propre trajectoire identitaire m'a permis de reconnaître les expériences communes que nous avons partagées.

❖ **Intervenants**

Les prénoms ci-dessous sont des pseudonymes choisis par les personnes interviewées (ou par moi-même aléatoirement lorsque ceux-ci n'avaient pas de demande particulière) et dont les propos seront sollicités dans la suite de ce travail. Tous les candidats s'identifient en tant que gays et se réfèrent aux pronoms Il/Lui. Ils ont fait leur coming-out dans leur entourage et étaient célibataires au moment de l'interview. Ils résident tous dans la ville de Liège ou dans ses environs, et ont tous été éduqués dans des familles de classe sociale moyenne ou moyenne inférieure. Tous les interviewés sont blancs, hormis Max qui est d'origine asiatique et Sam qui est métis. Les entrevues ont duré approximativement entre 35 et 65 minutes. Le classement qui suit est établi selon l'ordre chronologique des entretiens.

- **Martin** (26 ans)
- **Antoine** (27 ans)
- **Gilles** (23 ans)
- **Gaby** (21 ans)
- **Max** (31 ans)
- **Lyam** (21 ans)
- **Laetitia** (21 ans)
- **Sam** (23 ans)
- **Tom** (22 ans)

Les entretiens ont été enrichissants, tant du point de vue de la recherche que d'un point de vue personnel. La diversité des identités et des trajectoires individuelles, mais aussi des convergences en termes d'expériences entre les intervenants (et moi-même) ont été tantôt

surprenantes, tantôt amusantes, tantôt émouvantes. Sans pour autant tomber dans une forme de *pathos*, il est temps maintenant que ceux que l'on nomme minet prennent la parole.⁸³

⁸³ Dans l'analyse des discours qui va suivre, j'ai sélectionné des passages qui, dans le contexte de cette étude, faisaient sens. Toutefois, il faut souligner que la lecture de l'entièreté des entretiens pourrait donner encore plus de nuances dans les propos qui sont exposés. Par ailleurs, je rappelle que le but de ce mémoire n'est pas de créer une binaire 'bons' vs. 'mauvais' gays, mais de dégager des discours les négociations des normes de ces personnes. [NB : pour des raisons de confidentialité, la retranscription des interviews n'est pas rendue accessible]

III. Les *minets* face aux normes : identités, expériences et négociations

A. Génération *minet* : identité, communauté, et expériences

❖ Qu'est-ce qu'être gay ?

Les intervenants de cette étude ont tous au minimum accordé à l'expression 'être gay' la dimension identitaire de l'orientation sexuelle. Les mots choisis pour exprimer cette facette identitaire sont porteurs de sens, et, dans certains cas, reflètent l'atténuation des différences entre homosexualité et hétérosexualité.⁸⁴ Les discours peuvent par exemple mettre en avant la dimension amoureuse que des relations gays peuvent inclure. Gaby a notamment affirmé que, pour lui, « c'est vraiment être amoureux *simplement* d'un être humain qui est *simplement* du même sexe que le nôtre », ou encore Lyam qui remarque que les gays sont pensés comme ayant une vie « d'abord sexuelle, avant d'être romantique, et c'est ça qui est mis en premier plan. Alors que, comme tous les autres couples, il y a une part de romantisme et la sexualité vient derrière et pas devant ». La mise en avant du sentiment amoureux gay de Gaby et Lyam sont révélateurs de la stigmatisation des gays et de leurs associations à des *pratiques* sexuelles considérées comme 'anormales' dans l'imaginaire collectif. La neutralisation des différences entre identités gay et hétéro est également présente chez Gilles : « Justement, ça représente pas grand-chose. Moi, je me pose pas trop de questions. C'est juste : j'aime les mecs, voilà. Il y a pas tout un truc qui va avec ou quoi que ce soit. Je me sens pas forcément différent des hétéros, voilà, c'est juste ce qu'il y a de plus *simple* ». Comme je l'ai souligné auparavant, les revendications identitaires des gays de la deuxième moitié du vingtième siècle ont résulté en une séparation *supposément* nette entre orientation sexuelle et performance de genre. Halperin affirme que l'identité gay fut revendiquée par certains en cet instant comme étant, finalement, une *banalité*. Selon eux, 'être gay',

⁸⁴ J'entends bien évidemment ici que le désir pour le même sexe ne *doit pas* être stigmatisé et qu'il est 'normal' en ce sens. Pourtant, 'être gay' n'est pas 'banal', puisque l'homosexualité est encore hautement stigmatisée, ce qui confère aux gays une perception de soi, un attachement à une culture et une expérience particulière du monde.

ce n'est pas s'inscrire dans une culture ou une psychologie particulière, ce n'est pas avoir des pratiques sociales ou une vie intérieure qui vous distingue, ni quoi que ce soit qui s'écarterait de la norme.⁸⁵

On retrouve particulièrement dans les propos de Gilles une négation des différences et la mise en avant d'une 'simplicité' (opposée à l'extravagance, par exemple), est un procédé rhétorique, une tendance 'normificatrice' reflétant par ailleurs une réaffirmation de sa proximité avec les hommes hétérosexuels, les 'normaux', pour reprendre le terme utilisé par Goffman.

L'identité gay comporte pour certains des participants une similarité avec la 'normalité', mais également une différence dans l'expérience. Sam parle ainsi d'une « une particularité, c'est quelque chose qui te fait sentir, enfin qui ME fait sentir différent des autres ». Cette différence est notamment liée à l'expérience de la stigmatisation, mais peut être également mise en lien avec la communauté gay. Lorsqu'il lui est demandé ce que le fait d'être gay signifie pour lui, Tom se réfère à deux sens différents : celui de l'orientation affective et sexuelle d'une personne pour le même sexe, ainsi que « toute l'image gay qu'on peut donner.[...] La culture un peu drag queen », une réponse qui renvoie au partage d'une sous-culture gay distincte. Il est intéressant de constater qu'Antoine se pose des réflexions similaires quant à ce qu'implique l'identité gay :

mon orientation sexuelle dépasse aussi le fait de coucher avec des hommes, je pense qu'il y a une sorte de *culture* qui se fait un peu émailler et qui se fait de manière implicite, et j'ai pas le sentiment pour autant de me ghettoifier, ou de me ghettoiser, mais en tout cas, c'est comme ça que ça s'amène finalement. [...] [O]n a eu des adolescences un peu foireuses, ou des choses comme ça qui font qu'on a plus de choses à dire que ... J'ai peut-être... Bon allé, j'ai quand même 2-3 bons potes hétéros mecs [...] [rire]. A part ça, la majorité de mes amis est gay, et je l'ai pas choisi, c'est vraiment arrivé comme ça, de manière très spontanée.

Le réseau d'amitié d'Antoine met en évidence le processus d'identification au travers duquel la connaissance des codes et le partage d'expériences qui composent l'identité gay permettent de former un groupe social où les membres construisent des affinités. A une échelle plus large, ces identifications sont à la base de la culture gay et de la formation de la communauté (et de ses sous-communautés !) gay. Par ailleurs, on remarque qu'Antoine, humoristiquement, sous-entend que, bien qu'il ne côtoie majoritairement que des hommes étant gays, il arrive à trouver des 'exceptions' avec qui il s'entend. Ainsi, on pourrait

⁸⁵Halperin (2015), p. 108.

percevoir une sorte de *résistance*, de renversement de la hiérarchie homo/hétéro induisant que ‘tous les hétéros ne sont pas si terribles’.

La distanciation de ce qui est considéré, selon la tradition hétéronormative, de ‘déviant’, de ‘contraire aux bonnes mœurs’, est résumée dans les propos d’Halperin lorsque ce dernier écrit que « nous [les gays] sommes devenus fiers de notre identité gaie, à l’aise au sujet de nos relations sexuelles et amoureuses avec des partenaires de même sexe. Pourtant, nous avons toujours désespérément honte, honte de voir combien nous sommes en décalage ». ⁸⁶ Par ces mots, Halperin pointe du doigt la tendance de certains hommes gays à rejeter ardemment la culture gay traditionnelle et sa matérialisation dans l’espace, comme les Marches des fiertés par exemple. ⁸⁷ Si ces représentations sont perçues comme une honte aujourd’hui, comme dégradante, c’est qu’elles sont attachées au stigma péjoratif de l’‘efféminement’ et de l’‘anormal’ et que tous les gays, malgré certaines tendances de ‘normification’, y sont rattachés. L’équivalence établie entre homosexualité et hétérosexualité est pour ainsi dire mise à mal (dans l’esprit de certains gays) de par la mise en exergue de la différence d’identité sexuelle et/ou de genre. Par exemple, Gilles témoigne de cette mise à distance de la culture et de la communauté gay, des espaces qu’ils ne fréquentent pas volontairement (bien qu’il ait ‘essayé’) :

[J]’ai un souci avec ce milieu gay [...], parce que malheureusement, c’est la seule chose qui me représente [...]. [Q]u’est ce qu’on voit au journal parlé ? Les Prides. A quatre pattes à poil, c’est pas ça l’homosexualité. [...] Le côté de la Maison Arc-en-ciel [...]. Le problème, on peut pas blâmer ce qu’ils font, parce qu’ils ont des nobles causes, mais je pense personnellement que ça peut faire beaucoup de mal aussi, et détruire des vies entre guillemets. [...] Tu peux être tout à fait normal, comme tout le monde, tout en restant gay. C’est pas parce que t’es gay que tu dois être dans le milieu. Parce que j’ai déjà vu des jeunes qui arrivent dans le milieu et qui changent totalement.

Les propos de Gilles reflètent bien le rejet de la communauté et de l’activisme gay découlant du rejet du stigmate que la société hétéronormative attache à son identité. L’écart entre la perception ‘normale’ qu’il a de lui-même, et la représentation des médias qu’il juge ‘anormale’ le conduit à blâmer les personnes incarnant la ‘déviance’. Il semblerait que, pour lui, la Maison Arc-en-ciel et le ‘milieu’ gay fonctionnent comme un véritable piège, une sorte d’espace de contamination qui produirait et alimenterait les Prides de gays auxquels il ne

⁸⁶ *Ibidem*, p. 126.

⁸⁷ Je serais tenté d’affirmer qu’Halperin ne condamne pas ces gays en soi, mais dénonce plutôt les mécanismes (le stigmate de l’‘efféminement’ et la masculinité hégémonique entre autres) qui entraînent ces oppositions. J’espère qu’il est clair que l’objectif de ce travail est identique.

pourra (ou ne voudra) s'identifier. Cette hantise de la communauté gay n'est pas tant une haine de l'autre qu'elle n'est une véritable *honte de soi* découlant bien de l'intériorisation des normes de genre et de la stigmatisation de l'efféminement'. Par ailleurs, certains des participants qui, *eux*, prennent part à l'activisme et le 'milieu' gay, affirment l'existence d'une multiplicité des identités gays. Par exemple, Sam dit être en contact avec « un panel de la communauté LGBT+ », et Tom avoue avoir découvert dans ces associations « qu'il y avait tous les types physiques qui collaient avec tous les types 'virils' et 'féminins' en fait. C'est là que j'ai vu qu'il y avait des paires. C'était pas, un tel physique va correspondre à une telle attitude. Non. Et que c'était bien, justement d'avoir cette diversité-là et de pouvoir mélanger. »

Les trajectoires des intervenants sont assez diverses quant à l'expérience du 'milieu'. Par exemple, bien qu'il la fréquente aujourd'hui de temps à autre, Martin avoue avoir connu différentes phases où, étant plus jeune, il rejetait également ce qu'il percevait en la communauté gay : « Je l'assumais à mon avis à moitié, et donc, c'était très bien chez moi. Mais commencer à aller aux trucs arc-en-ciel, je voyais ça un peu de manière glauque ». De manière similaire, d'autres répondants superposent les espaces activistes, festifs et sexuels qui composent la communauté gay et les rattachent à une forme de 'milieu déviant', 'dégradant' duquel ils veulent se distancer. La dyade communauté gay/'déviant' est induite par les descriptions de Max des chambres noires où « c'est vraiment comme des animaux », ou encore par Gaby, qui lui, affirme que « si on passe la porte d'une Maison Arc-en-ciel, ça va être la débauche totale de l'autre côté. [...] [Q]uand on va dans un café, on n'y va pas non plus pour voir que des sexes, et niquer derrière les urinoirs, quoi ». Gaby souligne néanmoins qu'il y a une nécessité de « passer par là », par la création d'espaces et d'évènements à l'attention particulière des gays. La comparaison et superposition de l'hétérosexualité à l'homosexualité se reflète lorsqu'il dit « qu'un café, c'est un café et il n'y a pas de cafés d'hétéros. Il ne devrait pas y avoir de cafés d'hétéros, il ne devrait pas y avoir de cafés gay ». Le modèle de ce que devrait être l'identité gay et sa culture est lissé, calqué sur l'hétérosexualité. Par ailleurs, dans le système sociétal hétéronormatif et de par la stigmatisation des gays encore prégnante, un café qui n'est pas destiné, implicitement ou explicitement, à la communauté gay est forcément un café d'hétéros.

Pour Laetitia, le fait de fréquenter les bars gays ou de prendre part à la Pride relèverait du risque d'être exposé directement à la violence homophobe aux frontières de ces espaces :

[La] gay Pride, ça ne m'attire pas plus que ça. Je vois qu'il y en a qui vont s'amuser dans les rues, et qu'il y a d'un côté d'autres qui sont en train de les insulter et tout ça. Je vis déjà suffisamment ça au quotidien pour rajouter des expériences encore plus violentes.

A contrario, Lyam – qui est actif dans une association à l'attention des personnes LGBTQIA+ – met en évidence le sentiment de sécurité et d'appartenance qui peut *potentiellement* découler de la participation à la communauté gay, sans pour autant s'y cantonner. Il souligne cette ambivalence entre sécurité et exposition : « Je pense que c'est plus facile de se libérer quand on est dans la communauté plutôt que quand on est dans un endroit [...] où la majorité est hétéro. [...] [J]e pense qu'on se sent plus à l'aise, moins jugés *même si c'est pas forcément le cas* ». Nous verrons plus tard dans cette étude qu'en effet, des rapports de pouvoir peuvent également prendre place au sein de la communauté gay.

Deux dernières trajectoires individuelles valent la peine d'être discutées, puisqu'elles sont en contraste avec les précédentes. Premièrement, Antoine a connu une construction identitaire et un rapport à la communauté gay qui pourraient être opposés à ce qu'a vécu Martin, par exemple. Il explique qu'ayant grandi dans la campagne française et n'ayant eu accès qu'à peu de représentations gays, il avait

bâti une sorte de fantasme là-dessus, de me dire qu'il faut que j'aille dans les bars gays, et que j'embrasse un peu cette identité de gay [...].je m'étais dit un peu « ce groupe là ou rien du tout ». C'est-à-dire que si [...] j'étais pas là-dedans, je finissais mes jours tout seul [...]. Et je crois que c'est encore un peu ça qui se réactive parfois, dans l'idée d'aller là-dedans, dans ce groupe-là, de pas être dans le vide.

Dans une certaine mesure, ce que Gilles a décrit plus haut concernant le manque de représentations gays dans les médias se confirment bien ici : Antoine a tout d'abord construit son identité en s'identifiant et performant les représentations gays qui lui parvenaient durant son adolescence isolée à la campagne en vue de faire partie du groupe stigmatisé. Néanmoins, si Antoine avoue ne plus fréquenter le milieu festif gay aussi souvent aujourd'hui, cela n'est pas fondé sur une distinction entre le 'normal' et l'anormal', mais bien un désaccord personnel entre ses préférences en termes de musique, de boissons et de discussions, et un décalage notamment lié à son âge (27 ans). Par ailleurs, la majorité de ses amis sont bien gays ce qui, en soi, peut refléter un microcosme de la communauté gay. Ainsi, les identités sont fluides, et les identifications/distanciations par rapport à la 'communauté gay' peuvent varier au fil du temps.

On pourrait affirmer que Tom se trouve actuellement dans une phase de découverte. Il avoue avoir eu des *a priori* sur une soirée gay à laquelle il allait participer, qu'elle allait être « sale »

c'est-à-dire, « que ça allait être des regards insistants, des trucs qui se passent dans les coins, et en fait, non, pas du tout. C'est moi qui avais dramatisé la chose. Et c'était super bien, méga bien ». *A contrario*, sa visite du bar *Le Moustache Club* – un bar gay de Liège avec 'black-rooms' et ambiance plus 'cuir-moustache' – ne l'a pas enchanté. Le fait que Tom ait pu s'identifier à certaines personnes présentes à la fête, et dans l'autre, ait pu se sentir différent, et même objectivé, « comme [...] de la viande fraîche » témoigne du fait que les deux espaces aient été fréquentés par différentes identités gays. Cette distinction est encore plus évidente lorsqu'il décrit sa première visite d'un sauna gay à Bruxelles. D'une part, il se sentait mal à l'aise parce qu'il était le seul « jeune, tout mince, sans poil, [...]. J'étais le seul comme ça en fait. Je me suis vraiment dit : 'oh la la, je me sens pas du tout en raccord avec les autres gens' ». Il avait au préalable une image « sale »⁸⁸ du sauna gay, mais a agréablement été surpris car

les gens étaient très respectueux, dans le sens que quand t'étais pas là pour des aventures en fait, ils le prenaient très très bien. [...] Il y a pas eu de toucher, il y a pas eu de geste déplacé. Donc, ça vraiment, c'était super bien. Et puis un peu après, il y a eu plein de gens qui sont arrivés, des jeunes, des vieux, des gros, des minces, etc. Et ça c'était super cool parce que ça a vraiment changé un peu la dynamique de tout le truc.

Premièrement, le discours que tient Tom démontre que sa découverte de ce qui compose la communauté gay, sa dimension pragmatique, démystifie partiellement les *a priori* qu'il portait au départ et qui découlaient d'une internalisation des limites normatives entre 'acceptabilité' et 'déviance'. La socialisation gay influe sur son identité et transforme les limites de ce qu'il juge 'positif' et 'négatif'. Deuxièmement, il est clair que Tom a apprécié la seconde période où l'opposition entre son corps et celui-des autres n'était plus si flagrante. Il est indéniable que son corps soit associé à la catégorie du minet. L'inconfort que Tom a pu ressentir face à des hommes de « 35-45 [ans], très bien foutus » a pu être engendré par le fait de ne pas ressembler aux autres hommes, de ne pas incarner les normes corporelles associées à la 'masculinité', et/ou de s'être senti objectivé au travers du regard des autres. Par ailleurs, Tom avoue plus tard être partagé « entre disparaître et attirer l'attention », une position ambivalente qui s'explique peut-être par le rapport qu'il entretient avec son corps : le corps dit *minet* peut être à la fois sujet à des discriminations, mais peut également être valorisé par rapport à d'autres corps. Parfois, c'est deux expériences ce combinent en une seule rencontre. Est-ce là

⁸⁸ Tom reviendra par après sur le mot, et spécifiera qu'il n'aime pas ce terme, qu'il ne veut pas 'juger'. On pourrait déceler dans cette attitude une conscientisation progressive de tolérance face à certaines pratiques jugées 'déviantes' selon les normes en vigueur.

une spécificité attachée à la propre personnalité de Tom, ou une expérience que partagent les gays dits *minets* ?

❖ Expérience hors-normes : les *minets* et les gays ‘hétéros’

Comme je l’ai déjà explicité, les gays ‘hétéros’ sont placés en haut de l’échelle de désirabilité. Les applications mobiles telle que *Grindr* offrent la possibilité de repérer, contacter et rencontrer ces hommes qui correspondent au modèle dominant ‘viril’, par exemple, parce qu’ils ne fréquentent pas la communauté gay (rejet de l’efféminement honteux de la communauté gay) et/ou parce qu’ils ne sont pas *out* (être gay ou bi ouvertement est toujours stigmatisant). Dans les interviews, la majorité des intervenants affirme avoir été en contact avec ce type d’homme. Les paragraphes qui suivent vont tenter de procéder à l’esquisse des relations que peuvent entretenir les gays dits *minets* avec celui-ci.

Quoique tous les participants aient affirmé qu’ils envisageaient de se mettre en couple, chacun a eu, dans diverses mesures, des ‘relations sexuelles sans lendemain’. Bien qu’aucun d’eux ne soient attirés spécifiquement par des hommes dits ‘très efféminés’, les ‘types’ d’hommes que les interviewés désirent sont variés et ne correspondent pas *forcément* au gay ‘hétéro’. Toutefois, pour certains d’entre eux, le gay ‘hétéro’ est bien de manière générale l’objet de leurs fantasmes, en corrélation avec ce que la catégorie du *minet* présuppose. On remarque dans leurs témoignages que leur désir pour le type ‘gay hétéro’ découle d’un désir déclenché par la ‘virilité’. Martin dit par exemple être attiré par « un mec qui pourrait être de tout style physique différent qui va donner cette impression-là, d’être hétéro, peut-être d’être dans la normalité, etc. ». Pour Laetitia également, les hommes qu’il désire dérive de ce qu’il associe à la ‘masculinité’, le côté « [h]yper masculin, hyper viril, hyper protecteur » et qui parfois, lui affirment « ‘non je suis pas gay. Mais de temps en temps, ça me dérange pas’ ». On pourrait affirmer que cette distanciation de l’identité gay est fréquente sur l’application *Grindr* car plusieurs des interviewés en font le témoignage. Max, lui, associe le type d’hommes qu’il désire au métier de ceux-ci : « les policiers, les militaires, et les pompiers. Comme tous les gays quoi [rire]. [...] C’est plus macho, comme un héros. Tout le monde aime bien les héros [rire] ». La pilosité est également un indicateur de ‘virilité’ qui peut être désirable, comme pour Tom qui aime les « ‘Velu[s]’, il y a l’idée un peu ‘loup’ comme ça ».

Le cas de Tom est spécifique car, contrairement à Max, par exemple, qui se perçoit comme étant musclé et recherchant des hommes de ce type, Tom dit explicitement qu’il recherche l’« exact opposé physiquement de moi [...]. [I]l va me falloir quelqu’un de très très grand ou de

petit, [...] quelqu'un de plus âgé ». Enfin, l'âge est également un critère de sélection pour les intervenants éprouvants du désir pour le style 'hétéros'. En effet, Laetitia, Max, Martin et Tom recherchent explicitement des hommes plus âgés qu'eux. Martin parle de son fantasme du « mec de 40 ans dans un certain contexte avec peut-être un certain statut social, habillé d'un costume dans un hôtel, c'est quelque chose qui m'excite très fort ». On peut affirmer que le pouvoir est un facteur de désir pour Martin, ou encore pour Tom qui fantasme sur les hommes « un peu plus installés dans leur vie, quelqu'un qui a son chez soi et un travail » parce que lui ne se « considère pas comme quelqu'un qui a de l'assurance, et pas comme quelqu'un de stable. Et du coup, je recherche un peu cette idée-là ». De ces témoignages sont mis en exergue des critères – le genre performé, l'âge, la pilosité, etc. – qui forment le fantasme du gay 'hétéro', des critères qui font apparaître une polarité, une opposition, entre la catégorie du *minet* et celle du gay 'hétéro'.

Dans les discours de certains des interviewés, la corrélation entre leur perception d'eux-mêmes et la polarisation des genres performés, des corps, et des rôles sexuels renvoie aux oppositions genrées issues du système hétéronormatif et de l'imaginaire collectif. Lors de ses rapports sexuels, Martin explique qu'il a presque toujours endossé le rôle de 'pénétré' découlant de la polarisation entre lui et les hommes qui l'attirent : « [s]ur un critère de taille, de poids, un mec qui est un peu plus grand, un peu plus âgé, plus épais, il va plus facilement avoir la position d'actif, masculin, dominant, et moi, du coup, l'inverse ».

Si la présence de préférences pour des pratiques, pour des rôles spécifiques, pour des jeux de domination dans le domaine du désir et du plaisir puisse être porteuse de charge érotique, il faut néanmoins que cette dernière soit *consentie* par les individus en présence. Dans les interviews, certaines anecdotes ont pourtant démontré que ceux que l'on nomme *minets* pouvaient être assujettis par des hommes 'virils', ce qui, d'une certaine manière, entre à nouveau en corrélation avec le monde 'hétéronormatif' et la subordination parfois violente et non-consentie du 'féminin'. Antoine témoigne par exemple d'une expérience de strangulation érotique avec un homme 'hétéro' qui ne sait pas passée comme prévue : « il y a une façon bien particulière de stranguler la personne pour éviter que ce soit un homicide et que ça finisse dans *Les Experts* concrètement. Et lui, je crois qu'il n'avait pas compris cette subtilité-là ». Concernant la position sexuelle, Laetitia explique par exemple que, souvent, il n'a pas eu le choix parce que « la personne n'avait pas envie que je sois actif avec » et que, par conséquent, celui-ci se sent aujourd'hui également plus à l'aise dans le rôle de pénétré, de ne pas le remettre en question de par la « peur aussi [...] de mal faire, [et], baiser avec quelqu'un

qui sait pas baiser, c'est pas très agréable ». De façon similaire, Tom a connu une relation de couple avec un homme de 8 ans son aîné, avec qui « [i]l y avait des comportements, un peu un rapport de force qui, dans l'intimité, pouvait s'instaurer, qui débordait un peu dans le quotidien ». Il explique :

[C]'était son plaisir avant tout. Du coup, je pensais que le rôle, c'était ça. Je dis pas que je prenais pas de plaisir non plus hein. Mais c'était toujours pénétration, très peu de préliminaire et c'était lui, quoi. [...] [J]e pense qu'il m'a très très peu sucé. [...] Parce qu'au début, c'était comme ça. Et puis après c'est moi qui m'étais vraiment enfermé dans ce rôle là en fait, et lui aussi. [...] Et donc du coup, je l'ai vraiment servi pendant deux ans. Il y avait vraiment un rapport de domination un peu. [...] [C]'était : il s'asseyait, les jambes écartées, puis j'arrivais.

Le rapport de force, de domination ayant pris place au sein du couple de Tom reflète le fait que, de par l'articulation du genre, celui-ci se soit vu contraint à certains moments de mettre de côté son propre plaisir pour satisfaire son partenaire. Dans les rendez-vous qu'ils ont via *Grindr*, Laetitia et Tom ont vécu des situations similaires :

[C]'est déjà encore arrivé que, au dernier moment, je me dis « non, arrête, fais pas ça, parce que tu mérites mieux que ça et tout ça ». [Et] que, au tout dernier moment, je dise non, et que j'ai pas le choix, et que ça se passe quand même. (Laetitia)

[O]n a pas toujours envie de faire une fellation autant, ou pas envie de faire telle pratique ou quoi. Ca, ça fait un peu rappel de soumission. Je le vis pas bien sur le moment-même, je pense, et encore moins après. Mais, je suis en mode, « tu l'as voulu en fait ». C'est toi qui as généré la situation, maintenant t'assumes. (Tom)

Dans les deux cas, les intervenants expriment leur sentiment de mal être lors de rapports sexuels, au cours desquels ils sont/se sentent dans l'obligation de les poursuivre. La perception négative qu'ont d'eux-mêmes Laetitia et Tom est indéniablement engendrée par le fait que, d'une part, les relations sexuelles 'sans lendemain' soient considérées par le sens commun comme de la sexualité 'anormale', et d'autre part, que ceux-ci se sentent obligés d' 'assumer', de ne pas faire marche arrière, ce qui, en soi, peut relever d'une intériorisation de la culture du viol dans laquelle les victimes sont coupables de ce qui leur arrive. Autrement dit, avec les mots d'Halperin :

Revendiquer son oppression n'est plus du tout à la mode. Notre société néolibérale attend de ses sujets qu'ils se conduisent en hommes, qu'ils endurent une souffrance socialement déterminée avec un stoïcisme souriant ; elle nous enseigne à nous tenir pour responsables de nos malheurs sans en blâmer la société, à trouver un sens profond, personnel, à notre douleur et une élévation morale à l'accepter.⁸⁹

⁸⁹ Halperin (2015), p. 316.

Dans les interviews, il est intéressant de souligner que pratiquement tous les participants ont pour idéal de se mettre un jour en relation de couple. Toutefois, si les hommes qu'ils rencontrent correspondent au type 'hétéro', leur chance de construire une relation sont amoindries, puisque, comme Martin le remarque, « avec des mecs hétéros donc un peu cachés, c'est pas avec eux que tu peux construire une relation ». Toutefois, plusieurs interviewés, comme Gaby ou Tom par exemple, ont également peur de s'engager dans une relation. Il apparaît que, pour certains d'entre eux, l'utilisation de *Grindr* est cependant liée au besoin de se prouver qu'ils *peuvent* plaire, bien qu'ils ne correspondent pas au modèle 'hétéro'. Antoine dit qu'il a connu une sorte « de pression de vouloir vraiment être dans le consumérisme, que si je couchais pas avec quelqu'un que, mon dieu, j'allais finir seul ». Ce manque de confiance en soi se retrouve également chez Tom qui recherche sur *Grindr* « l'attention [rire]. Clairement. Quand j'y vais, c'est aussi des périodes où j'ai pas une super belle estime de moi ». L'application peut permettre aux participants de 'se prouver' que, même s'ils ne sont pas en adéquation parfaite avec le modèle de beauté dominant, qu'ils ne sont pas désirables selon certains gays, ils peuvent plaire et ne finiront pas seuls.

Cependant, l'utilisation de l'application s'oppose à l'idéal hétéronormatif et la distinction entre vie sexuelle 'acceptable' et 'déviante'. Plusieurs des interviewés soulignent ne pas exposer clairement le fait qu'ils cherchent des relations sexuelles sur leur profil (si tel est le cas) de peur que des collègues, des amis, des connaissances, etc. ne le voit. Ainsi, la sexualité 'sans engagement relationnel affectif' est encore stigmatisée, et, lorsque les interviewés parlent de ces pratiques, un jugement de soi se fait parfois sentir. Par exemple, Laetitia dit avoir « l'impression d'être un peu un déchet ». Cette opposition entre 'besoin de plaire, de se rassurer, d'être désirable' et 'idéal de couple' pourrait être une des raisons pour lesquelles la majorité des participants installent l'application, l'utilisent un certain laps de temps, pour finalement la désinstaller par après. Ce cycle est provoqué, pour la majorité des interviewés, par le fait que l'application est presque une addiction :

C'est quand tu rencontres quelqu'un et que tu la supprimes que tu te rends compte que l'application, au final, c'est juste le réflexe de l'ouvrir. (Gilles)

Grindr, ça reste quand même une application à double-tranchant, qui peut faciliter beaucoup de chose mais qui t'entraîne dans un engrenage duquel il est difficile de sortir. (Martin)

Je repasserai encore surement par une phase où je vais la re-supprimer pendant un ou deux ans, puis je me dirais « tiens, donne-moi encore une chance » (Sam).

je l'avoue, c'est vraiment par des gros soucis d'estime de soi, de moi et un mal-être général qui me poussent à accumuler les conquêtes pendant deux semaines, parce que c'est genre ces semaines-là où on va relâcher toutes les tensions comme ça, mais on se sent pas forcément mieux après. On se sent super seul, ça c'est certain. (Tom)

On peut peut-être affirmer que *Grindr* est une prolongation de la société de consumérisme, offrant à la fois aux utilisateurs des désirs et des plaisirs avec des hommes 'hétéros' auxquels il serait plus difficile d'accéder ailleurs et qui leur prouvent qu'ils *peuvent* être désirables. Par ailleurs, les témoignages soulèvent également les représentations de corps 'virils', les remarques 'efféminophobes' des 'masc4masc', l'objectivation dont ils font l'expérience lors des rencontres sexuelles, la stigmatisation liée au sexe 'sans lendemain', etc. Bref, les participants font de nouveau face à ce pourquoi ils ne se sentent pas 'normaux', 'dignes' et 'désirables'.

❖ *Minets* ou pas *minets*, telle est la question...

L'une des questions centrales de cette étude est de comprendre si la tribu du minet constitue une *identité revendiquée* s'opposant à d'autres identités et partageant des liens forts, à l'instar d'autres catégories telle que celle du *bear*. Lors des entretiens, tous les intervenants connaissaient les termes *minet* et *twink*, et, de manière générale, attribuaient la même signification à ces deux termes : un jeune homme d'apparence jeune, mince, imberbe. Quelques-uns incluaient également la dimension du genre performé ('efféminé') et/ou sexuel ('bottom'). Aucun d'eux, par contre, n'avait explicitement inscrit sur son profil *Grindr* la tribu *minet*, bien que la plupart aient remarqué que l'image qu'ils renvoyaient pouvait être associée à cette catégorie. Toutefois, les réactions face au terme furent variées, desquelles nous pouvons déceler trois tendances. La première est celle de Martin, Max ou Gilles, par exemple, pour qui le terme ne fait que décrire un *physique* et qui, par conséquent, est visible et ne constitue pas un groupe en soi, juste un type de personne. La deuxième réaction, est celle d'une certaine opposition au terme. Pour Gaby, la catégorie *minet* ne correspond pas à la manière dont il se perçoit. En effet, il rejette la catégorie pour la dimension 'efféminée' du terme et explique : « Moi, je ne me reconnais pas là-dedans. Je m'ose dire plus comme maniéré qu'« efféminé »⁹⁰. Par contre, pour Antoine et Sam, le rejet de la catégorie est plutôt associé au caractère d'objectivation de la personne qu'ils perçoivent dans le terme : « [J]e ne

⁹⁰ La différence entre les deux termes n'est toutefois pas totalement claire, bien qu'il tente de l'exprimer : « Maniééré, je dirais, c'est quand on copie les gestes plus féminins plus, ce que l'on appelait avant le « style italien », c'est parler avec les mains, parler avec le physique quoi. Et puis 'efféminé', il y a le comportement, je veux dire, beaucoup plus féminin, copier vraiment tous les agissements d'une femme, la façon de parler. »

me définis pas juste comme un type maigre, sans abdos [...] avec une mèche. [...]. Oui, si quelqu'un m'appelle de minet, c'est juste qu'il a envie de me baiser, techniquement » dit Antoine, une réflexion similaire à celle de Sam qui « trouve ça un peu réducteur [...]. Ça me réduirait à un objet un peu quoi ». Enfin, la dernière réaction est assez partagée entre valeur positive et négative attachée au terme. Lorsqu'il lui a été demandé s'il s'identifiait à une tribu en particulier, Tom est le seul qui, sans même ne lui avoir parlé du terme, a évoqué la catégorie du *minet*. Il a assuré qu'il savait qu'on le plaçait dans cette catégorie. De ce fait, il expose ses sentiments mitigés :

En soi, j'en joue aussi en fait. Dans le sens où je sais que ça peut plaire. Moi, ça me plaît pas du tout, mais je sais que ça peut plaire et du coup. En fait, c'est plus facile d'être dans une catégorie que d'être hors, parce qu'au moins, on fait partie d'un truc. Il y a plein de travers là-dedans aussi, hein, je dis pas. On passe tous pour des idiots, en mode, on est écervelé et on est là pour faire plaisir justement au type 'daddy-machin-trucs'. Mais je peux comprendre que ça fasse très mal en fait, parce que ça fait clairement dire que du coup, quand j'aurai passé 25 ans, c'est fini. Je peux plus être là-dedans et je suis bon à plus à plaire à plus personne et à rester comme ça. [...] Donc je comprends que ça fasse très mal de catégoriser comme ça. Et personne n'est tout blanc, tout noir. On n'est pas une catégorie.

Cette réponse est tout à fait significative, puisqu'elle expose la position particulière que peuvent occuper les gays étant qualifiés de *minets* : ils peuvent à la fois être désirables et 'en jouer', tout en courant le risque de l'objectivation. Aussi, on remarque le caractère éphémère de la désirabilité du minet qui est, notamment, liée à la jeunesse. Enfin, comme le souligne Tom, les catégories sont basées sur des modèles, des archétypes qui ne sont jamais incarnés *intégralement* par les individus.

Ainsi, aucun des participants ne se revendique clairement comme représentant de la catégorie *minet* et le terme n'est pas spécialement accepté univoquement. J'avancerais que ce travail ne concerne pas *des participants minets* (dans la mesure où aucun des intervenants ne s'identifie clairement comme *minet*), mais bien qu'il soit possible que les caractéristiques associées à la catégorie du *minet* soient, elles, négociées en étant rejetées et/ou réappropriées. Ainsi, c'est la catégorie du minet en tant que *subjectivité* qu'il est possible d'étudier.

Comme je l'ai explicité dans les chapitres précédents, il existe au sein même de la communauté gay une hiérarchie basée sur l'adhésion aux normes de genre qui départage les individus selon leur présentation de soi, leur genre performé, leur âge, leur corps, etc. La catégorie du *minet*, parce qu'elle est associée à l'efféminement, ne correspond pas aux modèles homonormatif et hétéronormatif valorisés. Dans les témoignages des intervenants se reflètent, dans de plus petites ou plus grandes mesures, les sentiments et expériences négatives

découlant de cette non-adéquation aux modèles dominants de ‘masculinité’.⁹¹ De ces expériences peuvent émerger différentes réactions. Le chapitre qui suit tentera de mettre en exergue les manières des participants de négocier les caractéristiques de la catégorie *minet*.

B. La danse des masc·ques : négociations des *minets*

❖ Faire mine de rien ? : stratégies de *normification*

La première stratégie déployée par les intervenants que j’aimerais développer ici est associée au processus de *normification*, une stratégie discursive qui a été traitée plus haut dans cette étude qui procède au lissage des différences par les individus et les collectivités stigmatisés. Dans le cas des intervenants qualifiés de *minets*, on remarque que l’annihilation des différences est en lien avec les modèles dominants de ‘virilité’ et de beauté auxquels ils ne peuvent pas toujours s’identifier en raison de leur corps et/ou leur genre performé. Ainsi, les stratégies normificatrices qui sont analysées ici ne sont pas tant associées au discours, mais bien aux performances.

Il est intéressant, bien que non surprenant, de remarquer que la majorité des participants associe ‘virilité’ et ‘hétérosexualité’, puisque dans l’imaginaire collectif et selon l’opposition binaire, l’‘efféminement’ est associé à l’homosexualité. Plusieurs d’entre eux affirment que ce qui détermine si un gay est ‘efféminé’ est « le fait que l’on voit qu’on est gay. [...] [U]n gay qui pour moi n’est pas ‘efféminé’, qui est donc masculin, c’est un gay qui a l’apparence d’un hétéro » (Martin). La majorité des intervenants de cette étude se perçoivent comme gravitant entre l’‘efféminement’ et la ‘virilité’, autrement dit, sur le spectre qui sépare le ‘féminin’ du ‘masculin’. Bien qu’il soit clair que le genre soit compris dans cette étude comme un *contium* et que, *de facto*, tout individu gravite à l’intérieur de celui, la remarque de Tom « il y a toujours l’idée de se rassurer, qu’il y a toujours plus ‘efféminé’ » n’est pas insignifiante : elle renvoie au besoin de certains de se distancer de l’‘efféminement’ et de ceux qui l’incarnent *encore plus*. Gilles et Martin, eux, se positionnent dans une ambivalence de performance de genre qui ne les discrédite pas *toujours* en société (pour reprendre le terme de Goffman) :

⁹¹ J’ai jusqu’ici présenté dans de larges mesures les raisons pour lesquelles les *minets* étaient potentiellement victimes de discrimination quant à leurs corps, leurs genres performés, etc. Les expériences de discrimination auxquelles les intervenants ont pu faire face ne devraient pas rester ignorées et pourraient être analysées dans de bien plus grandes mesures qu’elles ne l’ont été jusqu’à présent. Je vous invite à lire celles-ci dans les annexes. Mon ambition initiale (comme on pourrait notamment le comprendre grâce au guide d’entretien) a pu être trop grande... C’est pourquoi je propose ici de se focaliser sur les *stratégies* et *négociations* du genre des intervenants.

Je sais que moi, je suis pas un exemple de virilité. Je suis pas costaud [...]. Je sais que c'est pas forcément marqué sur ma tronche que je suis gay. Je suis pas hyper maniéré, etc. Mais je me rends compte que parfois j'ai certaines manières, certaines gestuelles involontaires. (Gilles)

[J]e dirais pas que je suis ultra-'efféminé' ou maniéré, maintenant je sais que je ne suis pas spécialement viril ou masculin et que si une personne me voit, elle peut ne pas voir que je suis gay, d'autres le voient directement. (Martin)

Comme les autres répondants, Gilles et Martin semblent tous les deux se positionner comme possédant des caractéristiques à la fois 'masculines' et 'féminines'. Toutefois, par rapport aux autres interviewés, ils ne sont apparemment pas *automatiquement* catégorisés, au travers de leur genre performé, comme étant gays, et donc, ne feraient pas *automatiquement* l'expérience de la stigmatisation du genre performé dit 'efféminé'. Ils arrivent à 'passer' pour des hétéros.

Contrairement à Gilles ou Martin, certains des intervenants, Gaby et Laetitia par exemple, ont témoigné d'expériences de discrimination découlant du fait que leur genre performé soit qualifié de plus 'efféminé'. Conscient de leur divergence de la norme, ils ont ainsi consciemment développé une performance de genre conforme pour *masquer, camoufler* leur 'anormalité'. Gaby explique qu'il a « voulu changer. Et donc j'ai essayé peut-être de prendre des mimiques des garçons que je voyais », et Laetitia affirme que souvent, « on disait que je devais plus [...] cacher [ma féminité]. Du coup, à un moment donné, j'ai dû la mettre dans une boîte, on va dire ça comme ça ». Cependant, cette attitude de normification n'est pas tant une distanciation de l'efféminement qu'elle n'est ici une stratégie d'évitement de la discrimination.

Comme énoncé précédemment, le corps est un obstacle à la norme pour les hommes qualifiés de *minets*. Par exemple, Tom a auparavant souffert d'anorexie et explique qu'il a toujours été « très très mince. Et donc du coup, ça accentuait encore l'idée du mec 'efféminé' en fait [...] [et] on est bombardé par l'image maintenant du mec méga musclé, méga bien foutu, et tout ». Les corps qu'incarnent les modèles valorisés ont une incidence sur la perception que Tom et beaucoup de gays dits *minets* ont d'eux-mêmes. Le culte du muscle et son association à la virilité étant socialement valorisés, on remarque aisément que plusieurs intervenants, qu'ils en soient conscients ou non, sont tentés de s'approcher du modèle 'viril' de par la technologie du corps. Plusieurs d'entre eux fréquentent les salles de sport (ou ont un abonnement), mais la majorité pratique une activité sportive soit seul, soit un sport qui n'est pas communément associé à la virilité. Cette tendance peut notamment s'expliquer par des expériences négatives vécues dans le milieu sportif scolaire, comme cela est le cas pour Tom par exemple.

L'idéal corporel et le culte du muscle auxquels font face les hommes gays sont diffusés de par les médias et la culture populaire, et sont incarnés par les modèles homo- et hétéronormatif.

Plusieurs des interviewés le précisent :

[G]enre Grindr, les mecs torse nus, ils sont tous musclés. Si t'as un corps juste normal, te mettre torse nu... [...] Tous les gays que je connais vont au sport, et j'y vais aussi, et il y a cette sorte de pression qui faut être au moins un peu fit, et avoir un beau corps, et essayer de cultiver le truc. (Antoine)

Il suffit de regarder un film, une série et un magazine où t'as miraculeusement un personnage gay qui apparaît, c'est souvent [...] un mannequin qui n'est pas du tout une personne lambda. Donc quand on me montre, surtout au niveau des médias, un homme gay, c'est pas quelqu'un qui va me ressembler quoi. [...] Je crois que c'est une bonne chose d'être conscient de ça. Mais c'est pas toujours évident quand même. (Sam)

Non, c'est un truc horrible d'aller à la salle. D'abord, ça se voit quand tu débutes. Parce que physiquement d'abord, ça se voit, que si t'es pas à l'aise avec les machines et tout, et t'as toujours des gens méga musclés qui vont... Tu sais, c'est comme les vendeurs dans les magasins à qui tout va bien et qui te disent : « ah, il faudrait que t'essaie ça, machin et tout ». (Tom)

Qu'ils se perçoivent comme trop gros, trop maigres, ou même trop 'normaux', la majorité des intervenants ne pensent pas correspondre à l'idéal corporel qu'on leur impose, et peuvent vouloir tenter de se 'normiser'. Seul Max semble être particulièrement fier de son corps et se perçoit comme étant musclé. Néanmoins, le fait qu'il ait l'air plus jeune que son âge et ses origines constituent une barrière supplémentaire au statut de 'virilité' qu'il veut atteindre car, comme il le précise, les européens 'occidentaux' les traitent « nous, les asiatiques, [...] tous de passifs, tous putes, tous escortes »⁹², des qualificatifs qui semblent être des synonymes dans son discours, et qu'il rejette avec véhémence.

❖ Les 'masc's' tombent ! : opposition à la 'virilité'

Si la 'virilité' peut être désirable pour plusieurs des intervenants, qu'ils puissent vouloir l'incarner et/ou être attirés par ceux qui l'incarnent, on constate également dans les interviews que plusieurs se placent en opposition à celle-ci. De cette opposition, on pourrait déceler une forme de *résistance* face à la 'virilité' et à ce qu'elle représente dans les esprits des

⁹² Par ailleurs, il est intéressant de remarquer que Sam, de par son identité d'homme métis, connaît la situation inverse à celle de Max. Il affirme qu'il est parfois contacté par des personnes qui « attendent déjà une certaine virilité, que moi je trouve que je n'ai pas ». NB : la remarque de Max m'a également conduit à m'interroger, en tant que personne blanche et belge, sur ma propre catégorisation des *autres* et la méthode employée pour la sélection de cette étude. Bien qu'il affirme lui-même ne pas faire son âge, n'a pas de pilosité faciale, etc. aurais-je perçu une image *minet* de par mes propres représentations ? Peut-être voit-on ici une des limites de ma méthodologie.

intervenants. Il n'est pas hasardeux d'affirmer que ceux qui s'y confrontent le plus fermement sont les intervenants qui ont souvent été confrontés à l'effémiphobie et à la discrimination.

Au travers de certains discours des intervenants, le modèle 'viril' étant censé être le plus valorisé est mis à mal par la représentation que ceux-ci en dépeignent. Par exemple, Antoine dit qu'il ne préfère pas aller à la salle, notamment, en raison de ses « travers [...], avec tous les gays qui sont en train de se prendre en photo et tous les 'kékés' qui sont en train de faire de la gonflette. Encore une fois, pas de jugement de valeur si tu vas à la salle ». Pareillement, Gaby associe les gays 'virils' à des « 'casseur[s] de portes ouvertes', parce que la limite est fine. Ceux qui en font un peu trop, un peu Jean-Jacques qui marchent le torse gonflé. Un peu 'cassos' quoi ». On observe donc une distanciation d'Antoine et Gaby par rapport aux hommes 'virils'. Les stéréotypes qu'ils décrivent sont teintés d'une note péjorative qui peut être associée à la superficialité (jugée négative) et à la simplicité d'esprit. Cette manière de représenter la 'virilité' et de s'en distancer pourrait être perçue comme étant un retournement du stigmate : les hommes 'virils' sont éjectés de leur piédestal et ne sont en fin de compte plus si désirable, du moins, dans le discours. D'une façon similaire, Tom avoue que depuis sa première année à l'université, il a un ami qui « lui, [...] a le type, oui, avec la mâchoire vachement bien carrée. En fait, en première année, on était pas amis. J'étais super jaloux de lui, je disais plein de trucs méchants [rire] ». Par la suite, Tom a développé une relation d'amitié avec ce dernier. Bien qu'Antoine et Gaby jouent (humoristiquement) sur des images stéréotypées, on remarque que si les gays 'virils' peuvent être critique envers les gays 'efféminés', l'inverse est également vrai. Précisons toutefois que l'opposition des hommes dits *minets* à la virilité n'est pas tant violente et agressive qu'elle n'est verbale.

D'autres passages des interviews témoignent de l'opposition des participants à la 'virilité', et plus particulièrement, à ce que je nomme ici l'agressivité 'virile'. Sur *Grindr*, il semblerait que certains hommes deviennent vindicatifs lorsque les interviewés refusent leurs avances :

« [S]alut mon petit mignon, ma petite beauté » et tu dis « écoute, je ne suis pas intéressé ». Il fait « tu mérites rien de toute façon, sale pute ». [...] Je préfère ne pas leur laisser de faux-espoirs et de pas leur renvoyer trop de choses sur lesquelles ils peuvent projeter. (Antoine)

[Q]uand c'est moi qui dis non à quelqu'un, ça a déjà été très très méchant, des gens qui supportent pas le rejet en fait. De se dire : « tu te prends pour quoi ? », machin et tout. « T'es qu'un petit con ». Alors moi, j'en rigole bien. Je suis en mode : « tu sais, tu peux parler à quelqu'un pour cette agressivité. » Ca n'arrange pas du tout la situation. Ca les énerve encore plus. [rire] (Tom)

Tandis qu'Antoine adopte ici une attitude de silence et ignore l'agressivité de l'autre utilisateur, Tom préfère donc le confronter de manière sarcastique. Dans les deux cas, on pourrait déceler une forme de résistance face à l'agressivité 'virile' au travers du langage (ou de son absence). D'une certaine manière, Antoine et Tom défient la 'virilité' et se placent en opposition à celle-ci. Cette opposition est encore plus flagrante lorsqu'Antoine, face au phénomène 'masc4masc' dont il a été fait mention précédemment, affirme :

[I]l n'y a qu'à voir tous les sites où le mec là, qui est en train de tirer la gueule sur sa photo, et ensuite il est écrit « pas de folles, svp », j'ai envie de dire « pas d'analphabètes, svp ». (Antoine)

Contrairement aux hommes 'mascs', l'opposition (du moins d'Antoine) à la 'virilité' semble ne pas s'attarder sur le genre en soi (puisque'il est jugé supérieur à l'efféminement' par le sens commun), mais bien sur l' 'éducation' – ou plutôt – l'absence d' 'éducation' des 'mascs'. Cela signifie-t-il que désirer la 'virilité' comme le font les 'mascs' (et certains *minets* !) est systématiquement 'efféminophobe' ? Bien que certains intervenants, comme Gilles par exemple, soulignent que le choix de certains physiques ne soit pas révélateur d'une quelconque discrimination, Lyam argumente :

[D]isons que je peux comprendre que ce soit d'une part un fantasme, maintenant c'est quand même de la discrimination. C'est l'aspect « vrais mecs », ça veut dire que forcément les personnes qui n'appartiennent pas à ce stéréotype ne sont pas de vrais mecs. Et ça, c'est forcément de la discrimination. (Lyam)

La différence est donc là : le désir et la préférence pour certains types d'homme ne demandent pas forcément la discrimination. En revanche, en incarnant la 'virilité', *certain*s hommes tombent dans ce qu'elle a de plus sombre. Et lorsque leur masc·que 'viril' menace de tomber, c'est à travers l'agressivité et la domination imposée qu'ils l'expriment.

❖ Jouer au *minet*: l'efféminement' prend la main

Tout en étant conscients du fait que leur 'efféminement' puisse être à l'origine des discriminations qu'ils subissent, certains des intervenants font néanmoins de ce qui est considéré par les normes de genre comme étant une 'faiblesse' un point de force. L'efféminement' devient par cette prise de conscience une qualité qui leur est propre, un avantage duquel ils peuvent user, notamment, dans les sphères du désir et du plaisir. En un sens, c'est une réappropriation de soi et une certaine prise de pouvoir qui opèrent, *renversant* le stigmat. Lors de relations sexuelles, Gaby évoque un jeu de séduction qu'il associe à la

‘féminité’ et dont il aime faire la performance : « j’aime bien jouer un petit peu, le « non, je ne l’enlève pas ». [...] [E]t je trouve que c’est en fait ce qui fait partie aussi du côté dominant, parce qu’on tient l’autre en haleine ». On remarque que Gaby reconnaît en ce qu’il qualifie (stéréotypiquement) de ‘féminin’ une manière de prendre une position dominante dans le jeu sexuel, une réflexion qui va bien sûr à l’encontre de l’idée selon laquelle le ‘féminin’ est forcément ‘dominé’. Tom fait de même avec la binaire ‘bottom’/‘dominé’ lorsqu’il dit que « c’est pas parce que tu joues le rôle du bottom que t’es forcément passif dans la relation. C’est bien souvent le contraire hein. D’où le terme Power Bottom »⁹³.

Tom est sans doute l’intervenant qui se rapproche le plus de ce que l’on pourrait percevoir comme une *appropriation positive* des caractéristiques de la catégorie du *minet*. De fait, après avoir connu des rapports difficiles avec son corps, il admet avoir « appris à aimer mon corps via le regard d’autrui en fait. C’est-à-dire que, si moi, il ne me plaît pas du tout, il plaît vraiment à d’autres personnes ». A travers ses propos, il apparaît que Tom puise dans sa désirabilité pour accepter son corps. Cette remarque est cependant nuancée lorsqu’il ajoute : « Bon, est-ce que c’est la meilleure façon d’aller voir ailleurs pour se sentir mieux ? Non ». Cette auto-critique est, encore une fois, le reflet d’une distinction normative entre ‘ce qui est acceptable’ et ‘ce qui ne l’est pas’. Le sexe, le plaisir et le désir ne peuvent, selon la norme que Tom a intériorisée, *pas* être employés à des desseins autres que celui de la relation dite ‘stable’ pour être respectables.

Cette ambivalence – entre appropriation et jugement de soi – est aussi flagrante lorsque Tom raconte les jeux de séduction qu’il entretient avec des hommes plus âgés et qui, rappelons-le, correspondent à son opposé. Il est intéressant de remarquer que Tom *joue* le rôle du *minet*, jeune et ‘pure’, d’où émerge les fantasmes d’hommes qu’il côtoie. Toutefois, sa pleine conscience de jouer un rôle dans ce jeu est significatif : il n’est pas objectifié par l’autre ; il est sujet de sa propre désirabilité :

A la base, c’est jouer l’innocent. Oh là là, j’ai vraiment l’air d’un connard en fait [rire]. C’est une manière de fonctionner. Avec le type de personne que j’aime bien, c’est comme ça que ça mord le mieux en fait. De se dire : « oh bah non, on va juste boire un verre ». « Oh, je fais pas ça souvent ».

Tom s’approprie donc d’une certaine manière l’image *minet* qu’il renvoie et, en ce sens, garde possession de son corps. A l’inverse, lorsqu’il discute de certains hommes qu’il a rencontrés,

⁹³ Il faut noter ici que Tom ne se revendique pas comme ‘Power Bottom’ – comme étant fier et revendiquant le fait d’être ‘bottom’ – car il trouve l’expression amusante.

il décèle en eux « comme une forme de fragilité qui est sous-entendue [et] d’admiration » qui, pour lui, renvoie à une forme de réciprocité, de partage avec des hommes « qui se sentent vieillir et qui se disent qu’ils peuvent plus plaire », ce qui résulte, selon ses mots en une relation « beaucoup plus intense émotionnellement et physiquement ». Bien entendu, Tom a également dû faire face à des rapports de domination dans lesquels ce sentiment de réciprocité n’était pas présent. Pourtant, il apparaît de son discours que ces relations sont d’une réelle positivité pour sa personne. De son appropriation des caractéristiques du *minet*, Tom déstabilise ainsi les relations de pouvoir et, dans les meilleurs des cas, résulte en une réciprocité affective et sexuelle.

❖ Tendances *queers* : sortir hors des cases/cages ?

La section précédente a en quelque sorte anticipé cette section puisqu’elle aussi traite de la déstabilisation des rapports de pouvoir entre ‘masculinité’ et ‘féminité’. En effet, lors des entretiens, plusieurs des intervenants ont, à plusieurs reprises, montré une attitude de distanciation face au processus de catégorisation des personnes. Plus précisément, ces interviewés remettaient explicitement en question les couples binaires tels que ‘efféminé’/‘viril’ ou ‘bottom’/‘top’, ne se classant eux-mêmes pas *catégoriquement* d’un côté ou de l’autre de la binaire, mais insistant sur la fluidité de l’identité que ces dyades négligeaient et le *continuum* du genre sur lequel toute personne gravite. Lyam dit par exemple que

comme tout le monde, au niveau de nos comportements, il y a un certain spectre et forcément, oui, j’imagine que j’ai des comportements qui sont parfois raccrochés au ‘féminin’, et d’autres au ‘masculin’. [...] Même si j’aime pas le terme ‘efféminé’ en soi. [...] Je ne les [les hommes ‘efféminés’] mettrais pas dans une catégorie spécifique. C’est juste quelqu’un. (Lyam)

De manière similaire, Antoine remarque que « la virilité ne sort pas par tous mes pores. Maintenant, dans les faits, un gay ‘efféminé’, je pense pas que ça veuille dire grand-chose ». On peut dès lors rattacher à ces intervenants une tendance *queer* - une volonté de rester en dehors de catégorisations fixes, parfois discriminantes et essentialisantes. Par ailleurs, ces intervenants ont également eu tendance à considérer la catégorie du *minet* comme reflétant une certaine objectivation, ce qui, effectivement, corrèle bien avec la pensée *queer* et l’opposition à l’imposition d’identités, de désirs, de rôles, etc. spécifiques selon les corps des individus. Le rejet de la catégorisation systématique se reflète également lorsque les

intervenants sont amenés à décrire le ‘type’ d’homme qui, habituellement, les attire. Par exemple, Sam répond :

C’est un principe ou une philosophie de vie que j’essaie toujours d’avoir, mais c’est de pas avoir de critères parce que voilà, il y a des personnes comme ça je les vois, ils se passent rien parce qu’elles m’intéressent pas. Elles me repoussent mais j’échange deux phrases avec, et directement il se passe quelque chose. (Sam)

En cette attitude et au regard de sa trajectoire individuelle, on comprend que Sam n’est pas particulièrement friand du fait de se baser uniquement sur un type corporel afin d’envisager une relation (affective et/ou sexuelle) avec une personne. Aussi, une opposition semble se dessiner entre cette tendance *queer* et ce que l’application *Grindr* tend à proposer : l’image comme étant le vecteur interactionnel principal.

Enfin, je conclurais en portant l’attention sur les propos de Laetitia qui, à mon sens, s’inscrivent dans la lignée de cette étude. Si cet personne a connu une trajectoire difficile, notamment pour sa non-adhésion aux normes en terme d’expression de genre et de genre performé, cette dernière a trouvé en l’identité *non-binaire* une manière de s’exprimer et de comprendre sa différence :

Ca fait 6 mois que j’ai peut-être compris que j’avais un autre genre, même si plein de gens se moquent de ça parce que les gens ne comprennent pas que le genre, il est pas que physique, il peut être dans la tête. Même moi, je le comprenais pas. Je comprenais pas ça. Mais je découvre et, en même temps, je me découvre moi-même.

Les catégories ne sont donc évidemment pas toutes des ‘cages’ et la création de celles-ci permettent *aussi* aux individus de se construire à travers elles.

IV. Conclusion

Dans cette étude, l'analyse des configurations du genre et des rapports de domination opérant entre le 'masculin' et le 'féminin' ont mis en exergue le fait que le *minet*, contrairement à d'autres tribus gays, est associé à l'efféminement et la subordination. Comme je l'ai démontré, de l'apparition du terme 'homosexuel' des manuels médicaux du dix-neuvième siècle à nos jours, l'efféminement est associé au stigmate dont les gays sont victimes. Toutefois, j'ai également mis en lumière qu'au travers des mouvements émancipatoires des homosexuel·le·s et des discours 'normificatoires', un modèle dominant homonormatif – calqué sur l'hétéronormativité – s'est vu imposer, et a de fait mis au placard les gays 'discrédités' au premier regard et la culture gay qui y était associée. Ainsi, plusieurs modèles, parfois opposés et en désaccord, existent aujourd'hui.

Par ailleurs, j'ai traité de l'apparition des tribus gays et me suis attaché à démontrer que la catégorie du *minet*, contrairement à la tribu *bear*, ne reposait pas tant sur une revendication identitaire, mais bien sur une catégorisation de l'*autre*, une objectivation du corps qui niait les *subjectivités* des individus. En effet, comme je l'ai souligné à travers ce travail, la position des personnes catégorisées de *minets* est ambivalente : dans le discours dominant, ceux-ci sont toujours stigmatisés par leur non-adéquation aux normes de genre. Pourtant, dans la sphère du désir et du plaisir, le *corps des minets* est simultanément considéré comme étant désirable et indésirable. Leur désirabilité peut de fait découler de l'efféminement dont ils sont également les victimes, mais aussi du fait que leur 'jeunesse' soit valorisée au sein de la communauté gay.

Au travers des entretiens que j'ai menés, j'ai illustré de quelles manières les 9 intervenants de cette étude concevaient leur(s) identité(s) et interagissaient avec la communauté gay contemporaine et notamment, avec l'application *Grindr*. Même s'ils partageaient certaines expériences étant 'rangés' dans la catégorie *minet*, les trajectoires individuelles et les négociations de genre des interviewés ont été très diverses. J'ai souligné en particulier les stratégies de *normification*, les oppositions face à la 'virilité', à la catégorisation et à l'objectification, l'appropriation de l'efféminement et le retournement du stigmate, et d'autres encore. On retient néanmoins qu'aucun des participants n'a perçu en la catégorie du *minet* une possibilité de revendication. Peut-être peut-on affirmer que la proximité, encore constante, de la catégorie du *minet* avec le stigmate de l'efféminement et le stéréotype du

‘gay efféminé’ conduit certains des participants à plutôt s’approprier et revendiquer politiquement leur identité sous le terme ‘gay’ plutôt que sous la tribu du ‘minet’. Aussi, cet identité gay n’est pas non plus réduite à un archétype. En théorie, l’identité gay comporte une myriade de possibilités de vivre avec sa taille, son poids, sa pilosité, son genre performé, etc. et devrait permettre à d’autres voies/voix d’être représentées. Cette idée, pourtant, va à contresens de ce que *Grindr* propose : l’image et la présentation de soi virtuelle y sont primordiales.

Malheureusement, je n’ai pas eu l’occasion de développer certains aspects des interviews qui auraient pourtant été d’un grand intérêt, comme par exemple, les interactions des intervenants sur l’application *Grindr*, les discriminations telles que l’âgisme, la grossophobie, ou encore le racisme qui sont encore prégnant dans la communauté gay et auraient pu être traités davantage, ou encore, les espoirs des intervenants quant à l’avenir des ‘gays’. Une chose est certaine : *les gays n’ont pas dit leur dernier mot.*

Pour conclure, je souhaiterais souligner à nouveau à travers les mots de Lyam que « *Grindr*, comme tous les réseaux sociaux, [...] n’est pas à l’image de ce que peut être une communauté ». Il est important de laisser de côté les *a priori* qui découlent des images des personnes et d’ouvrir la porte aux possibilités du désir, du plaisir et de l’identité sans les imposer. Continuons de visiter les zoos, qu’ils soient gays ou pas, mais gardons toujours en tête que les barrières qui séparent les enclos ne sont – et ne doivent être – *jamais* infranchissables.

V. Bibliographie

Ouvrages cités :

Altman, Dennis (1996). « Rupture or Continuity? The Internationalization of Gay Identities ». *Social Text* 48, p. 77-94.

---. (1997). « Global Gaze/Global Gays ». *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies* 3 (4), p. 417-436.

Bottaro, Gianfranco (2015). *Identités, stratégies corporelles et masculinités gay dans la ville globale états-unienne*. Université Laval, p. 159. (URL : <https://corpus.ulaval.ca/jspui/bitstream/20.500.11794/26161/1/31865.pdf>)

Broqua, Christophe (2009). « L'ethnographie comme engagement. Enquêter en terrain militant ». *Genèses* 2 (75), p. 109-124.

---. (2011). « L'homosexualité comme construction sociale : sur le tournant constructionniste et ses prémices ». *Genre, sexualité & société*, Hors-série 1. [En ligne] (URL : <http://journals.openedition.org/gss/1722>)

Butler, Judith (1999). *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*. New-York : Routledge.

Carrillo, Hector (2002). *The Night is Young: Sexuality in Mexico in the Time of AIDS*. Chicago: University Chicago Press.

Chauncey, George (2008). *Gay New York: Gender, Urban Culture, and the Making of the Gay Male World, 1890-1940*. Hachette UK.

Connell, Raewyn W. (2014). *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*. Paris : Editions Amsterdam.

Coston, Bethany M.; et Michael Kimmel (2012). « Seeing Privilege Where It Isn't: Marginalized Masculinities and the Intersectionality of Privilege ». *Journal of Social Issues* 68 (1), Stony Brook University, p. 97-111.

Crichlow, Wesley Eddison Aylesworth (2004). *Buller men and Batty Bwoys: Hidden men in Toronto and Halifax Black Communities*. University of Toronto Press.

Eribon, Didier (2012 [1999]). *Réflexions sur la question gay*. Paris : Flammarion.

Foucault, Michel (1976). *La volonté de savoir: Histoire de la sexualité 1*. Paris : Gallimard.

Gazalé, Olivia (2019). *Le mythe de la virilité : Un piège pour les deux sexes*. Paris : Robert Laffont.

Goffman, Erving (1963). *Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity*, Upper Saddle River: Prentice-Hall.

Halperin, David (1998). « Forgetting Foucault: Acts, Identities, and the History of Sexuality ». *Representations* 63, p. 93-120. P. 109.

Halperin, David M. (2015). *L'art d'être gai*. Paris : Epel Editions, p. 32.

Hennen, Peter (2008). *Faeries, Bears, and Leathermen: Men in Community Queering the Masculine*. University of Chicago Press.

Kimmel, Michael S. (2004). « Masculinity as Homophobia: Fear, Shame, and Silence in the Construction of Gender Identity ». *Race, Class, and Gender in the United States: An Integrated Study*, p. 81-93.

BOMANS, Bastien – *Les minets ont-ils leur mot à dire ?*

Le Talec, Jean-Yves (2008). *Folles de France, Repenser l'homosexualité masculine*. Paris : La Découverte.

Maki, Justin L. (2017). « Gay Subculture Identification: Training Counselors to Work with Gay Men. » *Vistas Online* (URL : <https://www.counseling.org/docs/default-source/vistas/gay-subculture-identification>).

Mangeot, Philippe (2004). « De l'autre côté du placard. Entretien avec George Chauncey, auteur de *Gay New York, 1890-1940* ». *Vacarme* 1 (26), p. 4-12.

Mauvoisin, Mélanie (2017). « Dire son homosexualité : une autre médiation permise par Grindr ». *Sciences de la société* 100, 131-145. (URL : <http://journals.openedition.org/sds/5931>).

McIntosh, Mary (2011 [1968]). « Le rôle homosexuel [1968] ». *Genre, sexualité & société*, Hors-série 1. [en ligne] (URL : <http://journals.openedition.org/gss/1820>).

Meunier, Etienne (2014). « 'No guys with attitude'. Sociabilité et hiérarchie sexuelle dans une *sex party* gaie de New York ». *Genre, sexualité & société* 11. [En ligne] (URL : <http://journals.openedition.org/gss/3110>).

M^{me} de Sévigné (1689). « Lettre à M. et à M^{me} de Grignan du 4 février ». *Lettres*, Monmerqué, t.8.

O'Flynn, Bryan (22/05/2018). « Jeune, gay, mince et blanc : que révèle notre nouvelle obsession pour le twink ? ». *Vice*. [En ligne] (URL : <https://i-d.vice.com/fr/article/evkdjp/jeune-gay-mince-et-blanc-que-revele-notre-nouvelle-obsession-pour-le-twink>).

Ravenhill, James ; et Richard Oliver de Visser (2016). « 'There's too many Gay Categories Now': Discursive Constructions of Gay Masculinity ». *Psychology of Men & Masculinity*. (URL: http://sro.sussex.ac.uk/61467/1/Ravenhill_deVisser_inPress_PMM.pdf)

Suresha, Ron (2009). *Bears on Bears: Interviews and Discussions*. Maple Shade: Lethe Press.

Weeks, Jeffrey (2011). « Le 'rôle homosexuel' trente ans plus tard : retour sur le travail de Mary McIntosh », *Genre, sexualité & société*, Hors-série 1. [En ligne] (URL : <http://journals.openedition.org/gss/1839>).

Wright, Les (2013). *The Bear Book : Readings in the History and Evolution of a Gay Male Subculture*. London and New York: Routledge.

Site web :

Maison Arc-en-ciel de Liège: <http://macliege.be/> ;

Les *Belgium Bears*: <http://rainbowhouse.be/fr/association/belgium-bears/>

Encyclopédies en ligne :

Trésor de la Langue Française informatisé (Site web : <http://stella.atilf.fr/>).

La langue française (URL : <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition-minet/>).

Image de couverture :

Proposition du drapeau *twink/minet* : https://fr.wikipedia.org/wiki/Symboles_LGBT

VI. Annexes

❖ *Annexe I* : Guide d'entretien

(auto-présentation – rappel de l'anonymat – aucun jugement – son histoire la plus honnête possible [même si pas obligé de répondre si trop délicat] – donner des anecdotes est intéressant)

➤ **Informations personnelles :**

- Pourrais-tu me parler un peu de ton identité ? (âge, identité de genre, préférence sexuelle, lieu où il vit/ il a grandi, classe sociale, études et situation professionnelle, vie sentimentale/sexuelle, taille, poids, religion, etc.)

➤ **Expérience de l'identité gay :**

- Être gay, qu'est-ce que cela veut dire pour toi ? Qu'est-ce que cela représente ?
- D'après toi, le fait d'être gay est accepté en Belgique (et à Liège) aujourd'hui ? Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

➤ **Expérience de la catégorisation 'minet'/'twink'**

- Fréquentes-tu souvent la communauté gay ? (bars, discothèques, associations LGBTQIA+ , saunas, etc.) Pourquoi (pas) ?
- Connais-tu et que penses-tu des 'tribus' gays (bears, twink, hunks, etc.) ? T'identifies-tu à l'une de ces catégories ? Pourquoi ? Dans quels contextes les rencontres-tu ?
- Connais-tu les deux tribus 'minet' et 'twink' ? Comment les définirais-tu ?
- Si l'on te catégorisait comme étant un minet, quelle serait ta réaction ? Pourquoi ?
- Et si l'on te catégorisait comme étant un 'twink' ? Pourquoi ?

➤ **Rapport au genre :**

- Selon toi, qu'est-ce qu'un gay 'efféminé' ? Te considères-tu comme tel ?
- Par contre, un gay 'viril', qu'est-ce que cela représente pour toi ? Te considères-tu comme tel ?
- As-tu des personnes dans ton entourage qui correspondent à ces stéréotypes ?

➤ **Rapport au corps :**

- Pourrais-tu me parler du rapport que tu as avec ton corps ? (se sent bien, a des complexes, voudrait changer quelque chose ?)
- Quelle importance a l'apparence pour toi ?
- Comment est-ce que tu aimes prendre soin de toi ? (sport, cosmétique, etc.)

➤ **Rapport à la sexualité :**

- Quel est le type d'hommes qui t'attire habituellement ?
- Pourrais-tu me parler de ta sexualité ? (Où trouve-t-il ses partenaires sexuels ? Régulier ou pas ? La/les mêmes personnes ou pas ? Rôle sexuel préféré bottom/top/versa ? Protection ?)

➤ **Grindr :**

- Je t'ai trouvé sur l'application *Grindr*. Tu peux un peu m'expliquer depuis combien de temps tu y es et ce que tu y cherches ?

- Sur Grindr, il y a la possibilité d'indiquer une ou plusieurs des tribus sur ton profil. L'as-tu fait ? Pourquoi ? Mettrais-tu 'minet' ? Pourquoi ?
- Quelles sont les autres caractéristiques que tu as mises sur ton profil ? Pourquoi ?
- Quels sont les profils auxquels tu envoies un message en premier ? Et ceux qui t'envoient un message en premier ? (types d'hommes)
- Si l'homme te plaît, que se passe-t-il ? (Photos ? Chat ?) Et s'il ne te plaît pas ?
- Si tu décides de rencontrer un homme : après combien de temps ? où ? pour faire quoi ? une ou plusieurs rencontres ? Comment se passent les flirts avec toi ? (dragueur, dragué, égal ?)
- Si tu veux passer à l'acte avec l'un de ces hommes, comment cela se passe-t-il au niveau de qui fait quoi (la négociation sexuelle) ? En parlez-vous avant ? Fais-tu toujours ce que tu désires faire ou y a-t-il parfois des injonctions ?
- As-tu déjà été rejeté par des hommes sur l'application (ou ailleurs dans la communauté gay) ? Quels types d'hommes était-ce ? Quelle/s était/étaient la/les raison/s ?
- Penses-tu qu'il y ait des formes de discrimination sur l'application ? Lesquelles ? As-tu subi l'une d'entre elles ?
 - **Conclusion :**
- As-tu des questions ou des commentaires supplémentaires sur ce dont nous avons parlé ?

Résumé du travail

Bastien Bomans, *Les minets ont-ils leur mot à dire ? De la stigmatisation à l'idéalisation d'une tribu gay jugée in/désirable*. Année académique 2018-2019, session d'août. Promoteur : David Paternotte.

Dans le monde occidental, les communautés gays contemporaines connaissent désormais un large éventail de sous-groupes identitaires, parfois opposés, qui se sont propagés de manière internationale grâce à l'apparition de l'informatique et, notamment, des sites pornographiques, sites de rencontre et applications mobiles. Cette étude prend pour sujet une catégorie homoérotique gay – ou *tribu gay* – spécifique : le *minet*. Ce terme désigne un homme jeune (ou d'apparence jeune) à la physionomie mince et dont le comportement est dit 'efféminé'. A l'aide d'un corpus de théories sociologiques et culturelles portant notamment sur les identités gays et la stigmatisation des individus dits 'efféminés', le travail met en exergue la position ambivalente qu'occupent les hommes catégorisés de *minets* au sein de la communauté gay. D'une part, ceux-ci sont stigmatisés parce qu'ils s'éloignent des normes de genre de par leur corps et leur performance du genre. D'autre part, ils peuvent être considérés comme étant une catégorie désirable, toutefois en courant leur risque d'être objectivé.

Contrairement à d'autres *tribus*, comme celle du *bear* qui constitue une véritable sous-culture, la catégorie du *minet* semble être quant à elle une catégorie *imposée* à l'individu, et non revendiquée. Pour vérifier cette hypothèse, l'auteur a procédé à neuf interviews d'hommes de la ville de Liège (Belgique) répondant aux caractéristiques du *minet*, sélectionnés grâce à l'application de rencontre *Grindr* – un contexte sexuel et interactionnel où se retrouvent les *tribus*. Dans l'analyse qualitative des discours se concentrant sur l'expérience et les négociations de genre des intervenants, les résultats montrent qu'aucun d'entre eux ne revendique une quelconque 'identité *minet*'. Néanmoins, on constate qu'en tant que subjectivité gay particulière, les négociations des caractéristiques du *minet* peuvent être classées sous quatre tendances, pouvant être observées chez le même individu. La première est celle de la *normification* et de l'effacement des différences avec les normes ; la deuxième concerne les stratégies *d'opposition à la 'virilité'* ; la troisième est celle de la *réappropriation de l'efféminement*, et enfin, la quatrième correspond à ce que l'on pourrait rapprocher de la *pensée queer*, c'est-à-dire une volonté de sortir de la catégorisation genrée des individus et d'offrir une ouverture sur des identités, des désirs et des plaisirs nouveaux.

Mots-clefs : gay – homophobie – minet – stigmatisation – Grindr